

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LES FLEURS ÉTRANGES

PRÉFACE

Ne vous attendez pas du tout, chères lectrices, à des pages savantes et graves, à de lourdes colonnes hérissées de noms barbares.

C'est un simple bouquet que je vous offre; un bouquet de fleurs singulières et de plantes étranges qui sont l'étonnement, la merveille et le mystère du monde botanique.

Ce bouquet-là, vous ne sauriez le mettre à votre corsage et je ne pense pas que vous trouviez dans votre salon un vase de Chine assez grand pour le contenir.

Pour le jour de sa fête, les dames de la Halle offrirent à leur ami, le duc de Beaufort, un bouquet de soixante pieds de haut. Le mien sera plus gros, à coup sûr! A côté d'une fleurette qui entrerait dans un dé à coudre, se dresseront des plantes de trois cents pieds; et vous verrez que la nature est aussi admirable dans la pâquerette et le bleuet que dans le chêne et le palmier, dans le nain que dans le géant.

En faisant ma gerbe, je vous dirai l'histoire, les mœurs, les instincts, les mystères des plantes et des fleurs qui tomberont sous notre main : Plantes des sables et des neiges, des pics et des cavernes, des rochers et des eaux, des terrés primitives, des îles lointaines; plantes bienfaisantes ou terribles prodiguant la vie ou distillant la mort; fleurs bizarres et stupéfiantes, plantes voyageuses, graines vagabondes, raci-

nes fantastiques, feuilles merveilleuses; plantes qui nagent, qui plongent, qui chassent, qui mangent des insectes; plantes qui donnent du pain, du vin, du lait, des liqueurs, des parfums, du fil, du coton, de la soie, des bijoux; plantes-horloge, plantes-calendrier, plantes-baromètre, plantes-veilleuse qui, la nuit, s'illuminent de leurs phosphorescentes et se changent en flambeaux...

Plantes-mimes qui, par leurs fleurs ou leurs feuilles ou leurs racines, se plaisent à reproduire les choses ou les êtres des autres règnes.

Plantes-mystère, enfin, au berceau inconnu, aux secrets impénétrables qui, mortes depuis des milliers d'années, ressuscitent sous une goutte d'eau!

Et, maintenant, dois-je, selon l'usage, faire appel à votre indulgence? Vous ne pouvez guère me la refuser : Pour vous composer ce bouquet de fleurs étranges, je ne me suis pas borné à parcourir nos champs, nos forêts, nos vallons, nos montagnes, les bords de nos étangs et de nos rivières; j'ai visité l'Asie, l'Afrique, les solitudes du Nouveau-Monde, les forêts immenses de l'Australie; j'ai grillé sous l'équateur et grelotté sous le pôle, et, franchissant les fleuves, passant les mers, bravant les fauves et les tempêtes, j'ai fait mon tour du monde, à la recherche d'une fleur.

Je sais bien que, quelque étranges qu'elles puissent être, mes plantes se faneront et ne dureront que l'espace de quelques numéros de ce Journal.

Mais je ne regretterai point ma peine si vous en gardez le souvenir, comme on conserve une fleur aimée dans les feuillets d'un vieux livre.

La Victoria Regia.

La voilà la Reine, la vraie Reine, la souveraine incomparable des plantes et des fleurs.

La *Victoria Regia* est un prodige de taille, de parfum et de beauté. C'est la plus grande merveille du monde botanique, un miracle végétal.

Elle éblouit le regard qui l'admire, elle confond l'intelligence qui veut l'étudier.

Aucun poète n'aurait imaginé ce type fabuleux, cette majesté sans pareille, cet éclat sans rival, cette grandeur et cette harmonie sans exemple.

La nature, elle, produit ce colosse de magnificence comme elle sème les champs de bleuets et les prairies de pâquerettes. C'est à pleines mains qu'elle prodigue la *Victoria Regia* dans les eaux tranquilles des grands fleuves américains. Est-ce qu'il lui est plus difficile de faire sortir de la terre le chêne ou le palmier qu'un brin d'herbe ?

Vers la fin du siècle dernier un illustre botaniste, le docteur Henke, et un missionnaire espagnol, le père Locueva, descendaient ensemble le cours du Rio-Mamuré, vaste affluent de l'Amazonie.

Les regards attachés sur les splendeurs du rivage, les deux voyageurs s'entretenaient avec enthousiasme des beautés de la Création. Tout à coup Henke s'interrompt, s'arrête devant une plante immense, admirable, inconnue, qui surgit au milieu des eaux, et, sans pouvoir articuler une parole, il tombe à genoux devant cette incomparable merveille !

Cette plante était la *Victoria Regia*. Et, bien des années après, Arnold Boscowitz contemplant à son tour cette plante féerique, ne put retenir un cri d'admiration tandis que de douces larmes coulaient de ses yeux.

Pareilles à de gracieuses nacelles, les feuilles de la *Victoria Regia* ont six mètres de circonférence ; elles affectent deux couleurs. Le dessus est d'un vert tendre et riant, le dessous d'un beau rouge cramoisi. La résistance de ces feuilles colossales est telle qu'elles servent de station à une multitude d'oiseaux aquatiques qui, perchés sur cette plante immobile, se croient peut-être sur le sol du rivage.

Quant aux fleurs, plus étonnantes encore que les feuilles, elles sont larges comme le disque du soleil et blanches comme la neige. Leur diamètre dépasse souvent cinquante centimètres ; en les voyant se balancer mollement au sein des eaux, on dirait les ailes éblouissantes d'un cygne gigantesque.

Comme la feuille, comme la fleur, le fruit de la *Victoria* est prodigieux. Sa grosseur est celle

d'une tête d'enfant. Il renferme une substance farineuse d'une saveur délicate.

Est-ce tout ? Non. A sa taille fabuleuse, à sa beauté souveraine, à ses formes harmonieuses et grandioses, cette fleur joint un parfum plus pénétrant et plus délicat encore que celui de la fleur de l'oranger.

A l'époque de sa floraison, bien qu'elle soit nue et en plein air, la *Victoria* dégage une chaleur vraiment incroyable. Si, alors, vous touchez sa corolle du bout du doigt, vous éprouvez comme une vive brûlure et vous jetez un cri de douleur.

Tout est étrange chez la *Victoria Regia*. Au moment où elles s'épanouissent, ses fleurs sont toutes blanches, puis, elles se teintent de rose pour devenir enfin d'un rouge magnifique.

Un célèbre naturaliste raconte avoir observé dans le Jardin botanique de Caracas, une plante grimpante, un *convolvulus* qui dans l'espace de six mois, avait atteint une longueur de six mille pieds, de sorte que cette plante s'était accrue de plus de vingt-quatre pieds par jour ou d'un pied par heure.

La *Victoria*, elle aussi, montre en son accroissement une activité stupéfiante. Dans l'espace de quelques mois, elle produit une foule de feuilles énormes dont quelques-unes atteignent en peu de temps jusqu'à huit pieds de diamètre.

Un jour, dit Boscowitz, que j'observais attentivement les feuilles de cette plante, il me sembla que je les voyais croître, était-ce une illusion ? Je ne sais ; mais j'ai pu me convaincre que, dans un intervalle de vingt-quatre heures, une des feuilles s'était accrue d'un pied en diamètre. N'aurait-on pas vu, d'ailleurs, des *Victoria Regia* couvrir dans trois mois une nappe d'eau de cent vingt pieds de superficie !

Dans les grands fleuves du Brésil et de la Guyane où elle peut se développer librement sous les ardents rayons du soleil, la *Victoria* couvre facilement une surface de plusieurs centaines de mètres.

Dans la rivière Berbice, Robert Schomburgk a vu des *Victorias* s'étendre quelquefois sur une surface de plusieurs milles anglais.

Elles sont bien chétives à côté du géant américain, les fleurettes de nos étangs ! Combien faudrait-il de petites lentilles d'eau pour couvrir une seule feuille de la *Victoria Regia* ! Et pourtant, elle est, je vous assure, tout aussi curieuse, tout aussi admirable, cette lentille infime qui fait des tapis verts aux étangs et dont la racine flottante et détachée, erre à la surface des eaux comme une plante en peine.

La Fleur de Résurrection.

C'est un prodige et un mystère ! D'où vient

cette fleur? quelle est-elle? on l'ignore. Elle ne ressemble à aucune autre plante et on ne lui connaît ni famille ni berceau. Type unique au monde, individu isolé sur la terre et dans la science, la fleur de Résurrection est sans ancêtres comme sans descendants.

En parlant de cette plante miraculeuse, il me semble que je quitte l'histoire naturelle pour entrer dans la Légende, et je crois raconter quelque rêve oriental.

Il n'est pas jusqu'à l'histoire de la découverte de cette fleur qui ne ressemble à un conte des *Mille et Une Nuits*.

C'était en 1848; un savant illustre et un grand voyageur, le docteur Deck, entreprit d'explorer la Haute-Égypte et de parcourir le désert dans le but de retrouver les opulentes mines d'émeraudes exploitées dans l'antiquité.

Pendant son voyage, le savant docteur fit la rencontre d'un vieil Arabe à qui il sauva la vie. L'Arabe était pauvre, et pourtant il devait payer les honoraires de Deck avec un trésor qui valait toutes les pierreries du monde et que n'auraient pu lui offrir tous les rois de la terre.

C'était une plante.

C'était une petite plante grêle et toute desséchée qui, au dire de l'Arabe, avait été découverte au désert, dans un vieux tombeau, sur le sein d'une prêtresse égyptienne.

Et l'Arabe ajoutait que cette plante incomparable possédait un charme sans pareil.

En écoutant le pompeux éloge de cette chétive plante qui, pour tout ornement, portait sur sa tige flétrie deux boutons brûlés par le soleil et jaunis par le temps, le docteur Deck ne put s'empêcher de sourire.

Alors, l'Arabe prit quelques gouttes d'eau, arrosa la plante et, aussitôt, un prodige s'accomplit sous les yeux émerveillés du voyageur : la plante frémit, s'agite; sa tige se redresse et se balance, les boutons se gonflent, s'entr'ouvrent, la fleur s'épanouit; elle déroule ses pétales diaphanes et superbes qui se disposent en rayon éclatant autour d'un point central, plein de fraîcheur et d'élégance. On dirait quelque pâquerette fantastique cueillie dans un parterre enchanté.

Et, peu à peu, renversant sa corolle aux teintes irisées d'une délicatesse extrême, la belle ressuscitée découvre son sein rajeuni sur lequel reposent d'antiques graines. Mais, hélas! cette précieuse semence que la fleur de résurrection garde avec un soin jaloux depuis tant de siècles est à jamais stérile. A quel sol confier ces graines et quel soleil pourrait les féconder!

Puis, après cette courte résurrection, cette plante étrange entre toutes se raidit, s'étiole, se penche; la tige se courbe et jaunit, la fleur se contracte, les pétales se flétrissent et se replient sur eux-mêmes, toute la plante s'affaisse. Elle est morte.

Quel tableau! C'était la vie, c'est la mort. Il ne reste plus que les deux boutons, les deux boules chétives, jaunies par les siècles et brûlées par un soleil d'il y a peut-être cinq ou six mille ans.

Le docteur Deck, au comble de l'étonnement et de l'admiration, emporta cette plante extraordinaire et renouvela plus de mille fois l'expérience du vieil Arabe; et, toujours, la petite fleur du désert, la plante mystérieuse ressuscita dans son impérissable beauté, sous quelques gouttes d'eau.

En mourant, Deck légua la fleur de Résurrection à son disciple et ami, le savant Lames, qui, à son tour, répéta toujours avec le même succès l'expérience miraculeuse.

Enfin, l'une des deux fleurs fut offerte au grand de Humboldt qui, je ne sais combien de fois, ressuscita, en pleine Académie, la fleur mystérieuse du tombeau égyptien. Entre ses mains la fleur de Résurrection ne fit que renaitre et mourir, sans qu'il pût pénétrer ses secrets.

Et à chaque opération, il répétait avec la tristesse d'un génie impuissant et confondu : « Je ne » connais rien dans la nature qui ressemble à » cette plante. »

L'auteur éminent de *l'Ame de la Plante*, Arnold Boscowitz, croit que les Anciens avaient connu cette merveille du monde végétal. — « Il » est même probable, dit-il, qu'au Moyen Age » l'Orient en conservait encore quelque vague » souvenir; car dans les cathédrales de Rouen et » de Bayeux, sur les tombeaux des Croisés, et à » Malte, sur ceux des chevaliers de l'Ordre, est » gravé, comme emblème de l'éternel amour, une » fleur mystique, qui n'est autre que la fleur de » Résurrection au moment où elle ouvre sa corolle. »

Qui pourra jamais préciser le mystère de cette plante qui, après des milliers d'années, sort de son tombeau pour ressusciter sous une goutte d'eau et entr'ouvrir sa corolle toujours belle, comme pour dire au monde étonné : « Voilà comment j'étais du temps des Pharaons! »

FULBERT DUMONTEIL.

(La suite au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs

MONSIEUR DE SÉGUR

Souvenirs d'un Frère

PAR LE MARQUIS DE SÉGUR

Ceci est le second article, et il est relatif au deuxième volume de cet intéressant ouvrage, qui s'étend de 1856 à 1881 et qui retrace vingt-cinq années du ministère sacerdotal, exercé dans des conditions extraordinaires, puisque cet ardent missionnaire, ce confesseur infatigable, ce visiteur assidu des malades et des pauvres était aveugle et placé dans la dépendance d'autrui. Mais sa volonté énergique surmonta des obstacles qui eussent arrêté une âme moins zélée, et les ailes de feu de la charité le soutinrent durant un quart de siècle, au milieu des fatigues et des labeurs. L'âme régnait chez lui en souveraine; elle était si bonne et si compatissante, si ardente pour Dieu, si douce pour ses frères et surtout pour les petits et les humbles! Nous avons promis de citer, nous citons :

« Parmi les chers enfants du Patronage qu'il aimait et assistait jusqu'à la fin, nous devons en mentionner un qu'il pleura longtemps comme un fils et qui le méritait bien. C'était un jeune ouvrier qui s'appelait Athanase Roussel; Mgr de Ségur l'avait connu enfant. A la petite conférence de Saint-Vincent-de-Paul, il se montrait toujours le premier par le zèle, par l'assiduité, par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. Un dimanche, on vint chercher Mgr de Ségur de la part de cet enfant de prédilection, tombé subitement malade. Nous y allâmes après le patronage, écrit le secrétaire du prélat; nous le trouvâmes couché, entouré de ses parents, faible, pâle, mais sans fièvre, sans mal apparent. Il se confessa et demanda avec instance les derniers Sacrements, disant qu'il était assuré que sa mort ne tarderait pas. Nous assistâmes à l'extrême-onction et au Saint-Viatique. Je crois que le pauvre et saint jeune homme mourut le lendemain.

» Mgr de Ségur voulut mener lui-même le deuil de cet enfant bien-aimé de son âme. Il marchait derrière le corbillard, donnant le bras au pauvre père qui le guidait et qu'il soutenait... Tous les jeunes gens du patronage marchaient à la suite des deux pères. A la vue de ce cortège, de ce

prélat aveugle, de haute stature, s'avancant la tête nue et conduisant le deuil d'un jeune ouvrier, une émotion respectueuse s'emparait de tous les spectateurs. La foule se pressait sur son passage et l'on se redisait son nom avec admiration. A la sortie de Saint-Sulpice, quand le cortège se reforma pour accompagner la dépouille d'Athanase Roussel jusqu'au cimetière, la place était couverte de monde. L'impression causée par cet acte de bonté et de charité de Mgr de Ségur fut si vive et si universelle que le lendemain, des journaux rendirent compte des obsèques du jeune ouvrier, comme s'il se fût agi d'un grand seigneur, d'un personnage politique ou d'un gros financier... Ajoutons à ce souvenir du jeune Athanase Roussel un détail bien petit, mais qui, par sa petitesse même, montre la grandeur de bonté et la délicatesse de cœur de Mgr de Ségur. Sachant que le pieux jeune homme avait l'habitude d'apporter tous les ans, le 22 juillet, un gâteau d'amandes à sa mère dont c'était la fête, il prit à son compte cette habitude filiale, et, chaque année jusqu'à la mort de la pauvre mère, il lui envoya, au nom de l'enfant parti pour le ciel, le gâteau d'amandes de la sainte Madeleine. »

Voici un autre trait de sa charité : nous empruntons le récit au domestique de Mgr de Ségur.

« Un jeune homme, étudiant en droit, beau garçon, ayant joué et perdu dans des maisons de jeu défendues, était poursuivi par ses créanciers et par la police. C'était dans l'hiver de 1868 ou 1869. Un soir, à l'entrée de la nuit, il court jusqu'au pont des Saint-Pères pour se jeter dans la Seine. Tout-à-coup, il lui revient à la pensée qu'il y a, du côté de la rue du Bac, un évêque aveugle d'une grande bonté pour les jeunes gens. Il se décide à aller frapper à sa porte, résolu, si l'évêque ne le sauvait pas, de retourner se jeter à l'eau. Vers six heures et demie, ce jeune homme se présente à la porte de Monseigneur, avec un air égaré, comme s'il avait perdu la tête. Monseigneur venait de finir les confessions et était si fatigué, au bout de la corde, comme il le disait souvent, que je venais de recevoir l'ordre de ne plus laisser entrer personne.

» Après avoir questionné mon jeune homme

éperdu, je me figurai à son accent qu'il disait la vérité, mais tenant à ma consigne je ne le laissai point entrer. Le pauvre gargon repart les larmes aux yeux. Je le suivis jusqu'au bas de l'escalier, il me dit que c'était fini pour lui, qu'il allait se jeter à l'eau. Je lui promis que Monseigneur le verrait, qu'il le sauverait. Monseigneur le reçut, l'interrogea, le crut, envoya des dépêches à sa famille, fit venir les créanciers et les paya pour environ 4300 fr. Le père du jeune homme, président d'un tribunal, accourut le lendemain. Monseigneur après lui avoir rendu compte de ce qui s'était passé, après l'avoir apaisé et consolé, remit son fils dans ses bras, tous les deux heureux de se retrouver; le jeune homme profita de cette occasion pour se confesser et il partit, réconcilié avec Dieu, avec son père, avec la police et ses créanciers... »

Toute la vie de Mgr de Ségur ne fut qu'un enchaînement d'actes de bonté et de zèle; les pauvres, les malades, les enfants des patronages, les jeunes séminaristes se partagèrent son temps et son cœur, il s'immola pour eux; cet homme si mortifié, si détaché de la terre était cependant le plus tendre des fils et des frères, le plus doux des maîtres : *il fut aimé de Dieu et des hommes et sa mémoire est en bénédiction*. Dieu, qui ne lui épargna pas les épreuves, lui accorda aussi de grandes faveurs; nous n'en citerons qu'une, qui nous semble extrêmement frappante :

« Le prêtre était à l'agonie, il ne donnait plus d'autres signes de vie qu'une respiration de plus en plus bruyante : un jeune médecin, M. Ingigliardi, qui lui avait voué un culte d'amour et de vénération, l'assistait à ses derniers moments avec un dévouement incomparable. Il lui essuyait le front, lui humectait les lèvres, lui adressait les paroles les plus touchantes, mais tout-à-coup il est saisi d'une pensée singulière, d'une espèce de tentation contre la foi qu'il nous a racontée lui-même. Il se demanda si ce saint prêtre qui mou-

rait devant lui, qui avait usé sa vie au service de Dieu et des âmes, ne serait pas récompensé après sa mort, et si, au lieu du ciel, il n'allait pas tomber dans le néant. Obsédé par ce doute involontaire, il se disait en lui-même : — Est-ce qu'après cette mort, vous ne viendrez pas nous dire qu'il y a un ciel et que vous y êtes ! Le jeune médecin vit alors, avec une surprise et une émotion indicibles, Mgr de Ségur se réveiller de son agonie, se tourner vers lui, et l'entendit lui dire très distinctement : *Crois, mon enfant, crois, mon fils, crois !* Puis il se tut, pour ne plus parler... »

L'impression que laisse la lecture de cette admirable vie est pleine de douceur; la vertu austère de Mgr de Ségur ne décourage pas, elle excite à bien faire, et l'action qu'il exerçait, par sa parole et sa présence, il l'exerce encore après sa mort.

M. B.

LES NIÈCES DE LA BARONNE

PAR MADAME DE LA ROCHEÈRE (1).

Le talent vrai, pur, chrétien, de madame de la Rocheère nous a toujours inspiré une respectueuse sympathie, et la modestie de l'auteur a empêché peut-être que ses livres eussent l'extension et le succès auxquels ils semblaient appelés. Ce nouveau volume est plein d'intérêt et d'observations heureuses; *les Deux Nièces* ont un caractère et une destinée différents, la destinée résultant du caractère : Sophie veut à tout prix le rang et la fortune, elle tombe dans un gouffre effroyable : Clémence ne veut que le devoir accompli, et le bonheur vient à la suite de son dévouement et de son courage. Ce roman intéresse d'autant plus qu'il y règne un certain mystère, il émeut par des situations touchantes et de généreux sentiments.

M. B.

(1) Chez Blériot, quai des Grands-Augustins, Paris.

CONSEILS

PORTE-BONHEUR ET PORTE-VEINE

LETTRE D'UNE VIEILLE FEMME

De quoi parle-t-on aujourd'hui, dans beaucoup de journaux, à la tribune, dans les livres, lorsqu'il est question de la France ? On parle de lumière et de progrès, on se vante d'être sorti des ténèbres et de marcher dans un chemin illuminé par la science et où l'erreur n'est plus possible.

J'avoue, ma chère, que cela me fait rire, et que cette science, si courte par bien des endroits, n'attire guère mes respects ; je la vois si souvent impuissante pour nos besoins physiques, si désarmée devant les maladies les plus terribles, comme le typhus, le choléra ou la rage, si incapable de commander à la vapeur emportée et fouguese, d'arrêter les flammes, de prévenir ces explosions semblables à la foudre, si absourdie devant l'insecte qui ravage les vignes,

que tout son cortège de cornues, d'appareils chimiques, de feux électriques, de téléphones et de phonographes ne m'impose pas du tout. Voilà pour les progrès matériels ; et les progrès moraux ! et la lumière répandue dans les intelligences, qu'en dirons-nous ? On cherche, de toutes les façons, à étouffer la foi et à la remplacer par la raison, et la science... il semble qu'on ait réussi, la sottise humaine aidant, à supprimer les croyances dans quelques âmes ; elles ne croient plus à un Dieu créateur et sauveur, les mystères que la religion propose à notre foi n'attirent plus leurs hommages, elles ne prient plus, elles n'ont plus de confiance dans les puissances célestes... Non, mais comme le cœur humain a besoin d'un appui et d'un espoir, comme alors qu'il a méprisé les croyances scellées par les siècles et par le sang des martyrs, il se trouve isolé, sans défense, il cherche autre chose, et il n'est pas une superstition, une rêverie de cervelle en délire qui n'ait des droits sur l'être qui a abjuré l'éternelle vérité. Aussi, assistons-nous au règne triomphant et avéré de toutes les superstitions, de tous les fétichismes ; les cuisinières ne vont pas à l'église, mais elles consultent les tireuses de cartes ; des femmes du monde (j'en connais et pourrais te les citer) ont foi en une somnambule et la prient de leur révéler les secrets de l'avenir, le moyen de guérir leur enfant ou de découvrir celui qui leur a volé une cuiller d'argent. La magie n'est pas sans avoir des adeptes et nous voyons les jeunes femmes les mieux élevées, les jeunes filles les plus spirituelles porter avec orgueil ce bracelet d'or ou d'argent qu'elles appellent un porte-bonheur.

Si on leur demandait en quoi ce cercle de métal peut donner de la joie, ou de la santé ou de la fortune, elles seraient bien embarrassées de répondre : elles ont accepté avec une naïve crédulité, une habitude arabe, car les Arabes, pour avoir du bonheur, portent des bracelets faits de nerfs de chevaux (je ne les en blâme pas, les pauvres gens ! mais des filles chrétiennes !) et je remarque qu'en général elles sont très-fières de cet ornement et qu'elles croient à sa vertu. Ce serait plaisant, si ce n'était triste. Et les jeunes gens ne leur cèdent en rien : ils ont des *porte-veine*, des breloques qui représentent ou le petit compagnon de Saint-Antoine ou un éléphant ; ils y ajouteront une corne de corail contre le *jettatore*, le mauvais œil ; ils supposent qu'un bijou, une pierre plus ou moins rare peuvent favoriser leurs petites affaires, les préserver du danger et leur rendre la fortune favorable. Je lis dans un journal :

« Le fétichisme le plus sauvage est enraciné dans des milliers de cerveaux fort intelligents, à Paris. Visitez un Cercle, allez au Bois, entrez à la Chambre, allez dans le monde, dînez au restaurant, regardez autour de vous et vous verrez que les pierres *porte-bonheur*

» sont, sous toutes les apparences, médaillon, bagues, breloques, bracelets, arborées avec une foi profonde... Les uns portent du *jade* contre les coliques, ou du *jais* en poudre contre l'hydropisie. On n'aime pas l'opale, elle porte malheur ; l'agate et l'émeraude sont favorables. »

Non-seulement, la superstition existe, mais elle a ses lois, il faut porter *tel* métal et éviter *telle* ou *telle* gemme ; tout le culte que les peuples païens rendaient aux talismans, que les peuples sauvages rendent à leurs *gris-gris* et à leurs fétiches, certaines chrétiennes et certains chrétiens le rendent à leur bracelet ou à leurs breloques. Ils leur rendent le plus grand des hommages : la foi. Ils n'invoquent pas la Providence, mais ils admettent qu'une chaînette d'or ou un petit pourreau d'argent les garderont de la mal-chance ! Vous me direz, chère amie, que beaucoup de jeunes filles ne voient dans leur porte-bonheur qu'un ornement, mais plus sévère que vous, je répondrai que le nom seul, donné par les marchands à ce bijou, aurait dû détourner d'en faire l'acquisition.

De pareilles bêtises me font bouillir le sang, elles et toutes les puérilités qui leur font escorte. Que de gens n'osent pas voyager le vendredi ! (les racettes des chemins de fer en font foi). Que d'esprits forts redoutent d'être treize, nombre fatal, et le péril de casser un miroir, de renverser une salière ! Que de paysans, dans les campagnes croient aux sortilèges, que de pauvres têtes croient aux songes, à la chiromancie, aux cartes et aux secrets des magiciennes et des élèves de mademoiselle Lenormand ! Que de bonnes âmes croient aux prophéties, de Blois ou d'Orval, n'importe ! ces dernières ne sont pas, pour la plupart des âmes incrédules, mais seulement inquiètes et mal éclairées. Pour les autres, qui ont placé leur foi et leur dévotion dans un bijou, qui se figurent être à l'abri du péril parce qu'un cercle de métal enserrera leur bras, que l'argent et l'or vont affluer en leurs mains, qui se figurent, parce qu'ils ont un petit animal pendu à l'anneau de leur montre, celles-là et ceux-là me semblent avoir profondément oublié qu'une Providence paternelle veille incessamment sur nous et que pas un cheveu ne tombe de nos têtes sans sa permission : *Providence de Dieu, repos du cœur* ! On vit en assurance dans ton ombre ! Que sont toutes les amulettes en comparaison de l'idée de Dieu qui veille sur nous !

Chère amie, j'envoie une jolie croix à votre petite-fille, mais je vous en supplie, détournez-la des porte-bonheur, si indignes de leur nom. Honneur aux croyances. Guerre à toutes les superstitions !

M. B.

LE LAIT DE CHÈVRE

(SUITE ET FIN)

XV

EN NORMANDIE

Régine et Jean arrivèrent par une soirée de février à B... et l'enfant, curieusement penché à la portière, examinait, à la clarté de la lune, les rues larges et désertes, les vieilles maisons à pignon de la ville natale que sa mère avait quittée avec tant de joie, et où elle revenait, lasse, attristée, n'ayant plus qu'un désir, le silence et la solitude. Jean lui dit :

« J'aime bien B..., c'est si tranquille ! pas de cafés, pas de gaz ! pas de vilains omnibus... je trouve cela joli ! et notre maison, mère !

— Nous y arrivons. »

L'hôtel de Florennes était préparé à recevoir sa maîtresse : les domestiques, envoyés en fourriers, les tapissiers, les peintres l'avaient mis en état, et les favorables dispositions de Jean redoublèrent quand il entra dans un petit salon boisé et animé par un grand feu ; une porte à deux battants, ouverte, laissait voir la salle à manger, où le couvert était dressé et qu'éclairaient deux lampes et des bougies dans des appliques de cuivre étincelant, et là aussi, dans la profonde cheminée, les bûches flambaient. L'enfant allait d'une chambre à l'autre, regardait les meubles, les gravures, les portraits, le beau cartel de la salle à manger, la pendule d'écaillé du salon ; il aurait voulu adresser mille questions à sa mère, mais il n'osait : Régine s'était laissée tomber sur un fauteuil, et elle regardait d'un œil mélancolique les témoins de son passé, cette maison où les heures lui avaient paru si pesantes, ces portraits aux regards sérieux qui semblaient lui dire : « Comme tu t'es trompée ! » ces meubles qui lui rappelaient des scènes de son enfance, tous ces objets familiers d'où sortaient des fantômes.

Jean vint s'accouder sur ses genoux ; elle l'embrassa, et il osa alors lui dire :

« Qu'est-ce ce joli portrait, là ? cette dame avec des cheveux bouclés et une robe blanche ?

— C'est ma mère.

— Et elle est morte ?

— Oui.

— Comme mon cher papa ? oh ! c'est triste ! Et celui-là, qui a des cheveux gris ?

— C'est mon grand-père. Il était très bon. »

Elle soupira au souvenir de cette tendre affection pour laquelle elle avait eu peu de retour : Ah ! s'il vivait encore, s'il avait reçu dans sa mai-

son, elle et son fils orphelin, avec quelle effusion elle eût répondu à ses caresses et comme elle aurait aimé à s'épancher dans ce cœur fidèle ! Depuis si longtemps, elle ne se sentait plus aimée, ni soutenue ; les rôles étaient changés, elle devait aimer et protéger à son tour, et peut-être, à son tour, ferait-elle un ingrat...

Le pauvre petit ingrat de l'avenir, bien fatigué, était monté sur ses genoux : il balbutiait encore :

« Et celui-là, avec son manteau rouge ? »

Mais avant que sa mère pût répondre : « C'est notre oncle, le président, » il était endormi, et elle constata combien ce joli visage, frais et doux, ressemblait aux figures majestueuses qui les regardaient tous deux du fond de leurs cadres dorés.

On vint annoncer le souper : l'enfant se réveilla à peine, et on le porta tout ensommeillé dans sa chambre, l'ancienne chambre de M. de Florennes. Régine avait repris sa chambre de jeune fille. Elle y entra avec émotion, et elle soupira en se voyant, en habits de veuve, devant cette haute glace, qui l'avait vue jeune, fière et sûre de l'avenir.

Elle s'endormit tard, en pensant à son grand-père et même à Louise.

Dès que l'arrivée de madame d'Andelize fut connue, et ce fut un événement que répétèrent tous les échos de B..., les parents, les amis, vinrent s'inscrire chez elle ; elle reçut la carte de M. Ange Herbelin, et celle de M. Tiburee Herbelin, avocat ; la carte de M. de Vielfort lui arriva d'une ville voisine, madame de Vielfort vint elle-même, au bout de quelques jours, et elle fut reçue. Elle embrassa Régine, en la regardant avec une émotion contenue.

« Vous voilà donc revenue auprès de nous, chère Régine, est-ce pour longtemps ? est-ce pour toujours ?... »

— Je pense qu'oui, ma cousine, pourtant, je ne prends pas d'engagement... J'étais fatiguée de Paris, et j'avais grand besoin de repos.

— Croyez que nous avons pris part à toutes vos peines, chère. Vous avez un enfant ; vous êtes plus favorisée que ma bru, qui désirerait tant donner un fils à Hugues !

— J'espère que madame de Vielfort connaîtra aussi ce bonheur ; mon petit enfant a été une grande consolation pour moi.

— Puis-je le voir, Régine ?

— Je serai heureuse de vous le présenter, ma cousine. »

Elle sonna, et Jean arriva, très charmant dans son vêtement noir; il regarda sa mère avec affection, mit sa petite main dans la main de madame de Vielfort et se laissa embrasser :

« C'est un Florennes, dit-elle, il ressemble à tous les vôtres, à votre père surtout. Sa santé est-elle bonne? »

— L'air de Paris n'est pas favorable aux enfants; je pense que Jean se fortifiera ici.

— Il faudra me l'amener, Régine; je ne quitte plus la campagne, et vous savez combien la mer est belle, vue de mon petit manoir. Tu veux bien venir voir la mer? »

— Je connais la mer, dit l'enfant; je l'ai vue à Cannes... mon père aimait à la voir... pauvre père! »

Les deux femmes se regardèrent, émues de l'accent pénétré de ce pauvre enfant :

« Quelle consolation Dieu vous a laissée! que vous devez l'aimer! il faut bien l'élever pour Dieu qui vous l'a donné... »

Le cœur de Régine approuvait, mais son caractère ne souffrait pas l'immixtion dans son passé, ni dans ses pensées; elle ne répondit pas et quelque chose comme une couche de glace passa sur son visage; madame de Vielfort se dit en elle-même :

« Toujours la même! »

Et Régine se dit aussi :

« Toujours la même! imposante, autoritaire... »

Elles se séparèrent pourtant avec toutes les formes de l'amitié, et Régine chargea madame de Vielfort de ses souvenirs pour M. Hugues et pour sa jeune femme, qu'elle espérait bien connaître un jour.

Quelques jours après, on annonça à madame d'Andelise une autre visite, une dame qui n'avait pas dit son nom, ni donné sa carte, mais qui insistait pour la voir. Régine se résigna, et quand elle entra dans le salon, elle eut un moment d'hésitation : elle ne pouvait croire que cette grande personne, sèche, maigre, raide, dans une toilette un peu trop brillante pour la circonstance, fût son ancienne compagne, son amie, Gabrielle Ducrest.

« Ma Reine! que je suis donc contente de te revoir! »

La voix même avait perdu de sa délicatesse première, elle avait durci, comme le visage, dont la finesse était devenue sécheresse, image du cœur peut-être.

Elles s'embrassèrent et se regardèrent :

« Tu es toujours la même, oui, presque la même! dit Gabrielle en s'asseyant près de son amie, et pourtant, pauvre chère, on dit que tu as eu bien des peines! »

— Personne n'y échappe, dit Régine.

— Tu me conteras tes aventures, comme au-

trefois? Nous voilà redevenues compagnes, et toujours amies, dis? »

— Assurément, chère Gabrielle. Quant à des confidences, je n'en ai pas à faire : rien de plus simple, de plus ordinaire que ma vie et même mon malheur : mon mari avait une faible santé, et a succombé! Paris m'était devenu insupportable, je suis revenue chez moi : voilà toute mon Odyssée.

— Tu as un enfant, un bijou, dit-on?

— Jean est gentil.

— Et ta belle-famille, comment vis-tu avec elle? c'est difficile parfois.

— Parfaitement. Mais parlons de toi, Gabrielle.

— Eh! que peut-on dire de moi? répondit Gabrielle d'un ton aigre; je n'ai pas eu d'aventures, ni heureuses, ni malheureuses, je n'ai pas trouvé à me marier, et je demeure, comme une petite fille, entre papa et maman.

— S'ils sont aimables pour toi...

— Aimables! maman ne peut pas me souffrir : elle ne voit que Thérèse, les enfants de Thérèse; je suis la gouvernante de mes neveux, quand leur mère nous les envoie, ce qui arrive fréquemment... Tu sais? je m'ennuyais autrefois, mais c'étaient-là des rêves de Paradis en comparaison d'aujourd'hui...

— Pauvre Gabrielle! mais ton père qui paraissait si bon?...

— Il ne voit que par les yeux de maman et de Thérèse...

— Mais enfin, tu as quelques petites consolations : tu es bien arrangée, élégante...

— On ne peut pas me laisser manquer du nécessaire. Je te déclare, d'ailleurs, que je n'ai pas renoncé à me marier.

— Je le crois.

— Et tu sais que M. de Vielfort est marié à une très charmante femme?

— Je le sais.

— Quant à M. Tiburce, toujours le même, toujours constant. S'il avait une autre figure, on en ferait un héros de roman. Tu viendras, me voir?

— Sans nul doute, mais je ne ferai de visites qu'après une année de deuil.

— C'est à merveille, tu es très jolie dans tes crêpes. Je te quitte : si je n'étais pas là, à heure fixe, pour faire goûter les enfants et les faire jouer au jardin, maman me ferait une belle scène.

— Pas possible? tu aurais la réplique d'eux?

— Il est certain que je ne me laisse pas malmenner. Allons, adieu, chère, à bientôt! Je reviendrai te voir; je te conterai mes ennuis, et tu verras!

— Oui, au revoir! »

Elles se quittèrent, peu satisfaites l'une de l'autre : la hauteur de Régine froissait Gabrielle, et Régine remarquait que les anciens défauts de son amie s'étaient accentués et qu'une aigreur

jalousie devait la rendre difficile à vivre; elle était devenue vieille fille dans la plus mauvaise acception du mot.

Elles se revirent pourtant, mais sans s'aimer davantage; Jean alla jouer avec les enfants de Thérèse, et plus d'une fois, il raconta à sa mère les duretés de Gabrielle à l'endroit de ses neveux et les scènes, les véritables scènes qu'elle osait faire à sa mère.

« Elle est méchante! disait-il. Méchante avec sa maman! c'est laid, car c'est bon, une maman! Tiens, mère, j'aime mieux ne plus jouer avec Lucien et Clotilde. Je resterais avec toi.

— Oui, et bientôt, tu iras voir ta bonne-maman à Paris. — Oui, je veux bien, elle aimait tant papa! »

A l'arrivée des beaux jours, elle tint en effet sa promesse, et elle envoya l'enfant, sous la garde de Fanny, à madame d'Andelise. Ce bonheur qu'elle donna lui laissa un grand vide: Jean, de jour en jour, l'occupait davantage, et la place qu'il tenait dans sa vie resta inoccupée. Elle ne savait que faire des heures qu'elle lui consacrait. Sa maison était arrangée, elle n'avait pas renoué ses relations de jeune fille, elle se trouvait isolée, et dans ses heures solitaires, si elle détournait ses regards du passé qui ne lui offrait pas de réminiscences consolantes, elle ne les tournait pas vers l'avenir: que serait-il? uni, monotone, chaque jour semblable au jour écoulé, et pour unique occupation l'éducation de Jean — un grand souci, qui serait peut-être suivi d'un grand mécompte... et ce serait là tout. Elle avait manqué sa vie, elle s'était trompée dans son mariage, en choisissant l'homme que ses vrais amis auraient éloigné d'elle; elle s'était trompée en n'acceptant pas vaillamment les devoirs de ce mariage; c'était là une dure vérité qu'elle s'avouait à elle-même, dans le secret de sa conscience; elle regrettait de n'avoir su ni se contraindre ni se soumettre, et elle envisageait avec une espèce de terreur les devoirs imposants de la maternité. Comment ferait-elle? comment élèverait-elle son fils? Si un de ses anciens amis se trouvait auprès d'elle, si son grand-père vivait encore, elle aurait un conseil, un appui...

Elle songeait souvent à ce vieillard qui l'avait tant aimée, à qui elle avait donné peu de bonheur et dont les conseils élevés avaient fait si peu d'impression sur son âme. Depuis qu'elle était revenue à B... elle n'avait pas visité le tombeau de son aïeul; encore plongée dans les récents souvenirs de la mort de Roger, elle fuyait les images funèbres; mais lorsque, seule dans cette vaste maison, le nom de son grand-père se représentait plus fréquemment à sa pensée, elle eut le désir d'aller visiter sa tombe et de demander pardon à cette âme, si tendre pour elle, de ses négligences d'autrefois.

Elle partit, par une chaude après-midi de juin,

pour le petit village de V... où se trouvait le caveau de famille des Florennes. Elle arriva sans trop de retard, au trot de ses chevaux, au seuil de la petite église normande que le cimetière entourait, comme une ceinture verte émaillée de croix. Près de la haute croix qui dominait ce dortoir champêtre, se trouvait la pierre de marbre noir que Régine venait chercher; elle tomba à genoux dans l'herbe, et, pour la première fois depuis longtemps, elle pleura, pour la première fois depuis longtemps, elle pria de toute son âme, avec une attention et une confiance qu'elle n'avait pas encore connues. Lorsqu'enfin elle se releva, elle examina le tombeau, et elle vit avec surprise qu'il était tout encadré de fleurs, quoique jamais elle n'eût donné d'ordres à ce sujet. Un lierre, déjà haut, enlaçait la croix, un gazon d'Espagne fin et dru enserrait la pierre, un rosier à fleurs rouges et blanches, de beaux géraniums, des marguerites précoces et des résédas qui embaumaient l'air, des pensées veloutées cachaient la terre et donnaient une teinte riante à cette tombe que Régine croyait abandonnée; elle cueillit une rose blanche, pria encore et s'en fut trouver le vieux fossoyeur qui creusait dans l'argile une fosse étroite; elle lui donna un peu d'argent, et lui adressa cette question:

« Pourriez-vous me dire qu'est-ce qui a planté toutes ces fleurs sur la tombe de Monsieur de Florennes?

— Oui, Madame, je puis le dire: c'est une demoiselle, déjà vieille, qui vient à peu près toutes les semaines et qui arrange et cultive les plantes... elle a semé des reines-marguerites qui sont bien venues, hein! et son réséda!

— Elle habite le village, cette demoiselle?

— Non, Madame, elle m'a dit un jour qu'elle habitait à L... qui est là-bas, au fond de la vallée. Elle vient toujours à pied, et elle a quelquefois l'air bien fatigué... C'est une bonne demoiselle et qui jardine joliment!

Régine quitta le bonhomme, elle retourna à sa voiture et dit au cocher:

« Nous allons à L...; il doit y avoir là un couvent, vous vous y arrêterez. »

La voiture descendit rapidement la belle route qui menait au fond de la petite vallée, où était assis et comme reposé dans la verdure le beau village de L... dont le haut clocher pointait de loin parmi les arbres: la voiture fit lever la tête aux marmots qui jouaient dans la rue et aux bonnes femmes qui faisaient de la dentelle, assises à la porte de leur maison; le cocher demanda un renseignement à l'une d'elles, la voiture fit encore quelques tours de roues et s'arrêta devant une maison blanche, dont la porte était surmontée d'une statue de la Vierge; des voix d'enfants sortaient par les fenêtres ouvertes et, comme le vol des abeilles annonce la ruche, la voix des écoliers annonçait l'école.

Régine sonna et dit à la Sœur portière :

« Mademoiselle de Florennes est ici ? »

— Oui, Madame, elle vient de rentrer de l'église. Elle est dans sa chambre; je vais vous y conduire. »

Régine monta l'escalier dont les murs portaient de saintes images, elle traversa un long corridor, tapissé de cartes de géographie et de vieux tableaux; la religieuse ouvrit une porte qui donnait dans une petite antichambre et entra ouvrit une seconde porte, en disant :

« Mademoiselle Louise, voilà une dame qui désire vous voir, » et laissa entrer Madame d'Andelise :

Elle releva son long voile : Mademoiselle de Florennes la regarda un instant, la reconnut et, d'un mouvement prompt, courut à elle et se jeta à son cou.

« Régine! ma chère enfant! ma chère Régine! »

Des pleurs lui coupèrent la voix : Régine, attendrie, lui serrait les mains, et lui disait :

« Ma cousine, voici le premier moment heureux depuis... »

— Ah! pauvre petite! vous avez eu tant de chagrin! votre jeune mari sitôt enlevé... j'ai tant pensé à vous et tant prié pour vous, Régine... Vous, l'enfant bien-aimée de mon parent, de mon bienfaiteur...

— Ma cousine, vous êtes toujours semblable à vous-même, toujours bonne... cela me fait du bien de vous revoir... je me trouve isolée en ce monde!

— Vous avez un enfant?

— Oui, un pauvre petit qui n'a que moi... et c'est peu de chose... »

Elles s'assirent; Louise regardait la jeune veuve avec une attention tendre et sympathique; elle la trouvait touchante sous ses crêpes, et plus modeste, moins sûre d'elle-même : le chagrin avait opéré son œuvre bienfaisante et dans l'analyse de sa propre existence, Régine n'avait pas trouvé de grands motifs de s'applaudir. Louise entrevit tout cela dans l'attitude et les paroles de sa jeune parente, et son inébranlable affection s'en émut. Régine, elle, jetait un rapide coup d'œil sur la chambre : rien de plus net, de mieux rangé, mais rien de plus pauvre; des murs blanchis à la chaux, des rideaux blancs à la fenêtre, un lit de fer, étroit et mince, un lit de Carmélite, avec un crucifix au chevet, le crucifix, compagnon des ermites, conversation des solitaires; une petite table et des chaises de paille; un lavabo dans un coin, c'était tout, et Régine se souvint tout-à-coup de l'élégant appartement que son grand-père avait choisi pour Louise dans son vaste hôtel. Louise avait vieilli, ses cheveux, restés bruns longtemps, avaient blanchi; sa toilette était, comme jadis, très soignée, mais là encore, la pauvreté s'attestait. Régine, après avoir vu, demeura silencieuse; elle se souvenait, sa conscience parlait enfin;

confuse, humiliée, elle n'osait plus jeter les yeux autour d'elle, autour de ce pauvre réduit où ses caprices avaient exilé sa parente.

« Vous travaillez toujours? Vos yeux vous le permettent? dit-elle enfin en soulevant une fine et magnifique broderie déposée sur la table.

— J'ai toujours aimé l'aiguille, vous le savez. »

La broderie devait former le tablier d'une robe de baptême, et il était évident pour Régine que sa cousine travaillait pour vivre ou pour ajouter à un trop modique revenu.

Cette pensée l'oppressait; la bonne Louise essaya de renouer la conversation :

« Vous me ferez voir votre fils, Régine? C'est le dernier rejeton de notre famille, jugez si je l'aime! La famille de votre mari était ancienne aussi, je pense? »

— Oui, ma cousine, le nom de mon fils est honorable; c'est à peu près le seul point sur lequel je n'ai pas été déçue.

— Ma pauvre enfant! Vous n'aviez plus votre aïeul pour vous conseiller.

— Ma cousine, je ne l'aurais peut-être pas écouté. »

Elles se turent encore, embarrassées toutes deux, l'une de ses malheurs, l'autre de ses fautes. Sur la mobile physionomie de Régine se peignait le regret, une tristesse amère; elle cherchait dans sa pensée, et lorsqu'elle eut trouvé, lorsqu'elle se fut résolue à parler, à réparer, son visage s'éclaira et ses beaux yeux prirent une douceur extrême. Elle se leva, se pencha sur Louise et l'embrassa, en disant :

« Ma bonne cousine, il faut absolument que vous m'accordiez une faveur. Je ne retournerai pas à Paris, je suis bien seule à B..., trop seule pour mon âge, il faut que vous veniez vivre avec moi... il faut que vous oubliiez mes torts, que vous soyez tout-à-fait bonne... mon petit enfant vous aimera... »

Louise ne put répondre; des larmes inondaient ses joues; elle serrait les mains de Régine :

« Oh! mon enfant! dit-elle enfin.

— Vous consentez, dites? il me semble que mon grand-père sera content. Nous ne nous quitterons jamais.

— Ce serait un bonheur pour moi, mais j'ai peur de vous gêner...

— Ah! ma cousine, je suis perdue dans cette grande maison, je m'y trouve seule... votre société me sera bien douce... ne me refusez pas! »

Louise l'embrassa encore, en disant :

« Je ne puis vous résister; je viendrai.

— Venez sur le champ!

— Non, chérie, il faut que je fasse mes adieux aux dames religieuses, dont je n'ai eu qu'à me louer...

— Je viendrai vous prendre après-demain. Et merci : votre bonté me réconcilie un peu avec moi-même. »

Elles se quittèrent, amies et émuës. Régine

retourna à L..., elle s'agenouilla encore auprès du tombeau de M. de Florennes, en disant à voix basse :

« Vous m'avez inspirée. »

XVI

CONCLUSION.

Louise est établie à l'hôtel de Florennes, dans son ancien appartement, que Régine a fait arranger avec toutes sortes de soins délicats; Jean est revenu de Paris; il a longuement examiné sa vieille cousine, et il a dit :

« Elle me fait penser à bonne-maman ! »

Ils s'embrassèrent, et l'union fut conclue. Là, comme à Paris, l'enfant se sentait aimé.

Pourtant, Louise demeura sur l'arrière-plan, ne demandant jamais plus que ce qui lui était donné, ne profitant même pas de l'autorité que Régine lui concédait si amplement, n'exerçant d'influence ni dans la maison, ni sur l'enfant; quelles que fussent l'amitié et la déférence que lui montrait Régine, Louise se souvenait de l'humeur irritable et capricieuse qui l'avait fait tant souffrir jadis, et elle évitait toute rencontre où leurs deux âmes auraient pu se froisser. Elle ne lui donnait pas de conseils, mais des exemples: elle priait beaucoup pour la veuve et pour l'enfant orphelin, elle faisait des aumônes en leur nom, elle recommandait à Régine des misères dignes d'intérêt, et par la dignité modeste de son caractère, elle honorait la maison de sa jeune parente et la préservait de ces critiques, voisines de la calomnie, qui murmurent autour d'une femme belle, jeune et libre.

Régine, elle, réparait les torts de sa jeunesse; elle avait pris une réelle amitié pour Louise; elle goûtait sa bonté, sa douceur, la justesse de son esprit et l'expérience de la vie qui la rendait prudente; elle se confiait à elle, elle la consultait en toute occasion, et elle finit par se brouiller avec Gabrielle, qui avait osé se moquer de mademoiselle de Florennes, et qui avait rappelé à son amie leurs railleries du temps jadis, en la raillant de sa conversion. En cette circonstance, Louise blâma ouvertement Régine :

« Se brouiller, chère petite! ce n'est pas chrétien, ce n'est pas de bonne compagnie.

— Ne me grondez pas, ma cousine, je suis enchantée d'être débarrassée de ce mauvais esprit qui n'aime personne, qui se raille de tout le monde.

— Pour moi!

— Oui, pour vous, elle se moque des vieilles filles! qu'elle tâche de vous ressembler!

Une inquiétude mise en commun rapprocha encore les deux cousines: Jean prit une fièvre de croissance, qui, sans être très grave, alarma profondément ces deux âmes qui le chérissaient presque à l'envi l'une de l'autre. Lorsqu'il fut

convalescent, la seule prescription du médecin fut celle-ci: pas de travail, beaucoup d'exercice à pied. Régine n'aimait pas la marche, mais Louise, en dépit des années, aimait encore les longues promenades, qui étaient l'unique plaisir que sa jeunesse eût connu. Elle emmena donc Jean, tous les jours, à la campagne; il se plaisait avec elle, ils s'en allaient ensemble, regardant les fleurettes dans l'herbe, la verdure naissante des arbres, les oiseaux dans les buissons et suivant des yeux les longues courbes des hirondelles autour des fermes où elles allaient suspendre leurs nids. Tout était plaisir, et les pâles églantines qui commençaient à fleurir dans les haies, fleurissaient aussi sur les joues de Jean. Leurs promenades étaient longues; un soir d'avril, elle se prolongea plus que d'ordinaire, et Régine devenait inquiète; l'heure s'avancait, elle ne tenait plus en place et les catastrophes qui peuvent tomber sur les têtes les plus innocentes, se présentaient à sa mémoire. Un accident? une chute? un chien enragé? la rivière dont ils devaient côtoyer les bords? qu'était-il arrivé?...

On sonna, et deux voix, dans le vestibule, résonnèrent au cœur de Régine, comme une musique céleste :

« Mon Dieu! qu'étiez-vous devenus? s'écria-t-elle en embrassant Jean qui se pendait à son cou.

— Maman, c'est de ma faute, tout-à-fait de ma faute! j'ai voulu rester, quoique ma cousine m'engageât à revenir.

— Rester, où!

— Près de la rivière, mère; nous avons rencontré là un Monsieur qui pêchait, il a fait de grands saluts à ma cousine et il m'a donné la main, et comme je regardais tout son attirail, il m'a dit: Voulez-vous voir? asseyez-vous là. Je me suis mis près de lui, et je m'amusais bien à regarder ses lignes et à voir danser les bouchons sur l'eau. Cousine me disait: Viens, Jean! Le Monsieur disait: Une minute encore! ça mord! et je restais. Il a fini par relever ses lignes, il avait beaucoup de poissons! pauvres bêtes! il les a mises dans un panier que j'ai porté, et il nous a ramenés jusqu'ici, en disant à la porte: Mes amitiés à votre chère maman! tu le connais, mère, dis? »

— C'est M. Herbelin, n'est-ce pas, Louise?

— Qui serait-ce?

— Et le Monsieur a donné le panier au domestique en disant: C'est pour le souper de Madame!

— Il est toujours le même.

— Et il m'a dit que je pourrais revenir demain; il va me montrer à pêcher. Puis-je, mère?

— Si cela t'amuse beaucoup?

— Oh! beaucoup. Et ce Monsieur a l'air si bon!

— Vous n'y voyez pas d'inconvénient, ma cousine?

— Pas le moindre : Jean fera sa promenade habituelle et il ira se reposer auprès de M. Herbelin. Cela paraissait lui faire plaisir.

— Ils ont été excellents pour moi, dit Régine avec un soupir. Je ne leur ai pas montré beaucoup de gratitude. »

Jean prit donc des leçons de pêche et M. Herbelin lui trouvait des dispositions rares ; Régine ne se préoccupait pas de ces plaisirs, elle se fiait à Louise, et elle voyait de ses yeux que les promenades et les stations au grand air rétablissaient la santé de son enfant. Il avait pris une grande affection pour le vieux pêcheur, et quelquefois il parlait de M. Tiburce, qui venait les rejoindre au bord de la rivière et qui causait et jouait avec lui. Ces noms, longtemps oubliés, enfouis dans sa mémoire sous d'autres noms, d'autres images, faisaient une étrange impression sur Régine ; elle n'avait plus la moindre envie de railler ses anciens amis, qui se montraient si affectueux pour son fils et elle n'était pas fâchée que Jean payât à Louise et aux Herbelin la dette de sa mère. Et elle-même qui avait tant recherché l'esprit, l'élégance, les facettes brillantes de la vie, se sentait maintenant inclinée doucement vers les âmes bonnes et droites, qui ne savaient pas faire souffrir les autres : M. d'Andelize, Roger, madame de Barrel formaient un repoussoir où ressortait la simplicité dévouée de ses premiers amis. Elle faisait, dans sa pensée, une exception pour madame d'Andelize ; elle s'efforçait de réparer ses torts envers cette digne femme, en lui montrant du respect et de l'affection ; elle lui donnait des nouvelles de Jean, elle la faisait vivre de leur vie, elle prodiguait à cette âme délaissée la seule chose dont elle fût avide : un peu d'amour, l'amour filial qui expiait les fautes du passé.

Madame d'Andelize écrivait peu, sa santé déclina sensiblement, mais on sentait une profonde tendresse dans ses lignes rares et tracées d'une main tremblante. Régine ne se lassait pas, et quels que fussent les longs silences, elle écrivait toujours, elle savait comment ses lettres étaient reçues ! Vers le second anniversaire de la mort de Roger, elle reçut un mot très court qu'elle ne put lire sans larmes.

« Ma chère fille, je crois que je ne vous écrirai plus, je me sens tout à fait mal. Je vous bénis pour l'amitié que vous m'avez témoignée, je vous bénis notre bien-aimé Jean, soyez heureuse, vous le méritez. Adieu ! je vais retrouver mon fils, et je prierai pour vous. »

» MARIE D'ANDELIZE. »

Huit jours après, la nouvelle de la mort si bien prévue, arriva.

« Elle est en paix, se dit Régine, elle souffrait tant ! Mon Dieu, pardonnez-moi mes torts, et donnez-lui le ciel ! »

Elle pleura sa pauvre belle-mère, et des semaines de tristesse et de regret suivirent cette mort.

Jean avait donné des pleurs à son aïeule, dont le souvenir était resté vivant dans son cœur ; mais les jeux, les premières études et surtout l'amitié des Herbelin le consolèrent. Tiburce l'attirait chez lui, lui donnait des leçons et cultivait de toutes les manières ce jeune esprit docile, mais ni Tiburce ni son père ne faisaient de visites à Régine.

« Il aime mon fils, se disait-elle, mais moi, il me déteste... qu'y faire ? je voudrais bien lui montrer ma reconnaissance, si je pouvais. »

Louise souriait lorsque Régine faisait allusion à ces services silencieux, elle dit un jour :

« Peut-être y aurait-il un moyen ? »

Un soir d'avril, Jean rapporta à sa mère un gros bouquet de myosotis et il dit :

« Monsieur Tiburce les a cueillis au bord de la rivière, et il m'a donné une lettre pour toi, mère ! »

Régine garda cette lettre sans l'ouvrir pendant quelques instants ; Jean sortit afin de mettre ses myosotis dans l'eau, elle lut alors :

« Ma cousine,

» L'affection profonde que je porte à votre enfant pourrait-elle être un titre à vos yeux, et voudriez-vous lui donner pour père celui qui vous aime depuis si longtemps ? tel vous m'avez laissé, tel vous me retrouvez. Je pense que vous seriez heureuse, car vous rendriez les autres heureux. Je vous en prie, Régine !

» TIBURCE. »

« Acceptez la demande de mon fils, ma chère pupille ; nous vous aimons, nous vous avons toujours aimée, nous vous aimerons toujours. Donnez-moi une fille et un père à Jean.

» Votre dévoué ami et tuteur,

» A. HERBELIN. »

« Que faut-il faire ? dit Régine en donnant la lettre à Louise.

— Accepter !

— Vous croyez qu'ils ne le regretteront pas ?

— Je l'affirme.

— Je n'ai pas toujours été bonne !

— Vous l'êtes et le deviendrez de plus en plus ! la Providence vous ouvre la voie.

Jean rentra et dit :

« A propos, mère, monsieur Herbelin et monsieur Tiburce vont venir ce soir. »

Régine rougit ; elle attira Jean et lui dit :

« Veux-tu que monsieur Tiburce devienne ton père ? »

Il réfléchit un instant :

« Oui, mère. Je n'oublierai pas mon père, mais j'aimerai celui-ci de tout mon cœur. Il est si bon et il nous aime tant !

— Puisque tu consens, dit-elle avec grâce, donne-moi une branche de ton bouquet. »

Elle passa les fleurs d'azur dans son corsage, c'était la première éclaircie de son deuil, et elle attendit.

Le père et le fils entrèrent ; Tiburce pâlit en voyant ses fleurs et son père ouvrit les bras et dit :

« Vous serez ma fille, n'est-ce pas, Régine ? »

— Oui ! dit-elle à voix basse.

— Si ma pauvre femme vivait !

— Ce n'est pas un songe ? dit Tiburce. Vous acceptez ! »

Il serra Jean sur sa poitrine.

« Mon fils ! mon bien-aimé enfant ! tu es à moi ! oh ! Régine, comment vous payer jamais ! »

— C'est moi, dit-elle, qui aurai besoin de votre indulgence. Je veux tâcher de devenir bonne comme vous l'êtes tous deux. »

Il la regardait avec des yeux qui exprimaient non l'indulgence, mais l'admiration et l'amour. C'étaient cependant les mêmes yeux bleu-faïence !

Il se tourna vers Louise et lui serra la main en disant :

« Combien je vous remercie ! combien vous m'avez été secourable. »

Louise avait, en effet, beaucoup prié et beaucoup encouragé le timide docteur en droit.

Ce mariage se célébra bientôt, et aucun des deux époux ne se repentit de son choix. Jean, leur seul enfant, est uniquement chéri et chrétiennement élevé, et la bonté de Tiburce a si bien gagné sa femme, qu'on la croirait élevée par une douce brebis et non par une chèvre. Le soir de son mariage, elle reçut une carte de Gabrielle avec ces mots : Mes compliments à M. Tiburce ! il a enfin gagné un procès !

FIN.

M. BOURDON.

L'HORLOGE DU PETIT CASTEL

C'était un vrai petit castel, avec une tourelle d'autrefois, un vieux perron aux marches de pierre, inégales et raboteuses ; un peu de mousse s'était même fait jour dans les interstices, et cela ne déplaisait pas à la dame de céans. La teinte noirâtre que le temps avait imprimée aux murailles, quelques signes de vétusté, le tassement de certaines parties du bâtiment, qui penchaient sans menacer ruine, tout cela jetait du charme sur cette épave, sauvée de la tempête révolutionnaire : et la paisible propriétaire de cette habitation silencieuse n'aurait pas voulu modifier cet aspect antique et sombre, si la chose eût été en son pouvoir. Mais les vicissitudes de sa longue vie ne lui laissaient le pouvoir de rien modifier ; ainsi ses goûts se trouvaient en harmonie, chose rare, avec les moyens pécuniaires dont elle disposait.

La comtesse de Saint-Valery venait d'atteindre sa soixante-dix-huitième année. Il y avait longtemps que ses forces physiques, éparpillées le long d'un chemin rude et pénible, l'avaient abandonnée ; cependant, il lui en restait assez pour mener doucement et honorablement sa vie de châtelaine ruinée. La fortune des Saint-Valery, leur fierté, leurs souvenirs de famille, tous s'étaient concentrés dans le petit castel comme le parfum d'un rosier se concentre dans une goutte d'essence ; et la Comtesse, ayant presque achevé sa tâche en ce monde, trouvait là ce qui lui suffisait : la vieillesse demande si peu ! Le calme, des occupations douces, des habitudes faciles, l'échange d'un peu d'affection, et par-dessus tout, les aspirations à une vie meilleure, c'est assez pour le sage qui se voit au haut de la colline et,

de là, regarde sans envie et sans passion, l'animation de la vallée.

Suivons les pas de la respectable douairière, et entrons dans le vestibule dallé qui relie les pièces du rez-de-chaussée.

Un escalier large et bien éclairé témoigne des goûts et des besoins des aïeux qui se sont construits ce nid, au milieu d'une touffe de verdure et sur le bord d'un riant cours d'eau. Ils étaient peu nombreux en famille, les proportions de l'ensemble l'attestent ; mais ils aimaient l'air, la lumière, et bien que, à l'extérieur, cette demeure reflète un temps déjà éloigné, l'aménagement de l'intérieur rejette ce caractère sombre, ces portes basses, ces baies étroites dispensant avec mesure la clarté. De quelque point que l'on occupe, on jouit du soleil, on voit la campagne, le ciel, tout ce qui ranime en nous l'activité de la vie.

Une salle à manger, de belle grandeur, se fait remarquer, non par ses tentures dont les ans ont terni les couleurs, mais par son horloge antique qui a sonné la première heure des Saint-Valery, depuis deux cents ans. Un hasard heureux l'a préservée du vandalisme. Après avoir sonné la première heure d'Hubert de Saint-Valery, époux de la Comtesse, elle a sonné les heures sanglantes de 93 et depuis, elle a sonné à la naissance de leur fils Odon. Enfin, elle a sonné naguère, cette horloge de famille, quand est apparu au petit castel l'enfant unique et bien-aimé, sur qui allaient se concentrer toutes les affections de l'aïeule, car Odon avait été tué à la chasse presque aussitôt son mariage.

Raoul était le nom du dernier de la race, et la

Comtesse, éprise du passé, aimait cet enfant, non-seulement pour lui-même, mais pour tous ceux qu'il représentait. Aussi aurait-elle voulu que l'horloge du castel ne sonnât pour lui que des heures choisies, heureuses, exemptes de ces grandes épreuves dont les deux générations précédentes avaient été victimes.

Reprenons notre course, sans nous hâter, à l'intérieur du petit manoir. Dans la salle à manger, point d'autre luxe que la superbe horloge; dans le salon, de vieux meubles couverts de housses, non pour préserver de riches tapisseries ou quelque étoffe précieuse, mais pour cacher la beauté flétrie de ces sièges d'un autre âge, aux formes larges et commodes. Ici, tout est souvenirs. Madame de Saint-Valery n'a pas changé un fauteuil de place depuis le jour, où, nouvelle épouse, elle est venue dans ce castel, tout au commencement de ce temps d'espérance où les émigrés rentraient à petit bruit, comme des ombres qui cherchent à retrouver les sentiers dans lesquels on les a vus passer avant l'orage. Ce salon, où se rencontraient si peu d'étrangers, offrait néanmoins tous les signes extérieurs de la vie; il n'était ni froid, ni triste.

Un grand portrait en pied laissait à Hubert de Saint-Valery son droit de préséance, et sa veuve le regardait avec plus de bonheur que de tristesse, parce que l'affection qui les avait unis tenait moins de l'amour passionné que d'un tendre et absolu dévouement. Nos sentiments violents, quand Dieu nous enlève ce qui les alimente, laissent un vide affreux: c'est le désert; tandis que le dévouement subsiste même dans l'absence; le souvenir refait les joies de tous les jours et la pensée suit cette pensée lointaine qui s'en est allée pour s'étendre, se perfectionner et non pour oublier.

Un autre portrait, demi-nature, faisait face à celui du comte de Saint-Valery: Odon, à seize ans, en habit de chasse, paraît joyeux au bruit du cor. Sa mère, en le regardant, éprouvait au contraire plus de tristesse que de bonheur, et pourtant elle le regardait sans cesse. Il y a des souffrances dont on aime l'apreté. Ce portrait parlait du moins d'Odon; c'était d'où venait le bonheur. Il avait été tué à la chasse; ces chiens, ce fusil, ces cors avaient été témoins: c'était d'où venait la tristesse.

Dans ce salon se passait la vie de la Comtesse. Elle s'y établissait, pour toute l'après-midi, au milieu de ses occupations journalières; son livre d'heures sur sa petite table, et tout à côté, dans une large et profonde corbeille, tout l'attirail de sa tapisserie, de son tricot, de ces doux passe-temps qui lui tenaient si fidèle compagnie. Femme d'un autre temps, élevée par une mère sage et laborieuse, et depuis trempée plus fortement encore par le malheur, elle ne connaissait pas plus l'oisiveté que l'ennui. Ses mains travaillaient toujours, et comme sa vieille servante, si

précieuse et si chère, suffisait à tout, elle se plaisait à rester grande dame par le seul côté possible, et ne maniait l'aiguille que pour parer les autels ou vêtir les pauvres. Il y avait donc, dans le salon, ce joli désordre que l'œil ne réprouve pas, et qui naît de l'activité de la pensée et des doigts.

En sortant du salon, nous nous retrouvons au pied de l'escalier, dont il faut remarquer en passant la rampe élégante et fine; montons. Quatre chambres au premier étage et quatre au second; c'est ce dont se compose le petit castel. Dans ce joli cadre ont passé les plus jolies images. Une aïeule, des premières années de Louis XV sourit gracieusement aux générations à venir. Les Saint-Valery l'avaient perdue; ils l'ont retrouvée à la porte d'un brocanteur, portant toutes les traces de la tourmente; ils lui ont fait rendre l'éclat des plus beaux jours. Cette chambre fut la sienne, et si ses descendants ont connu l'infortune et jusqu'aux morsures de la pauvreté, ils ont gardé, à travers cent ans de parcours, les idées saines et les principes fondamentaux qu'elle tenait à leur transmettre. Pas un n'a failli; tous ont aujourd'hui même foi, même drapeau.

Cette chambre principale est aujourd'hui celle de la Comtesse, qui en a entretenu avec soin les beautés, car c'est ici le sanctuaire intime. Dans le salon elle mène, quoique presque toujours seule et silencieuse, sa vie extérieure; ici, c'est Adélaïde de Vilbois qui s'enferme dans ses méditations, qui se retrouve elle-même posant ses pieds dans ses pas d'autrefois, se revoyant jeune fille, jeune femme, et enfin la tendre et inquiète aïeule de Raoul, l'enfant unique et bien-aimé.

Les chambres du premier étage sont restées ce qu'elles étaient au temps où le petit castel s'animait à la voix du Comte et de son fils. On dirait qu'ils vont rentrer chez eux. C'est le culte de la Douairière; elle fait nettoyer chaque semaine ces pièces inhabitées, trouvant que la poussière, symbole de l'indifférence, est une insulte à nos amours.

Au second étage, trois chambres d'une apparence moins élégante demeurent aussi sous sa surveillance; c'était là qu'autrefois des amis passaient quelques jours, se reposant, sous le toit de l'amitié, de toutes les fatigues de la vie. La quatrième chambre, moins ornée, mais spacieuse, claire et commode, a été donnée au ménage Duval, bons et affectueux serviteurs qui ont vieilli dans le petit castel, et pour qui la belle horloge de la salle à manger a sonné des heures tranquilles, pleines de travail, mais exemptes de ces souffrances de détails que causent les durs labeurs et la rudesse du commandement. Les Duval sont nécessaires à la Comtesse; elle n'imagine pas l'existence sans ces deux figures préposées depuis si longtemps à ses joies, à ses peines, et aujourd'hui à son isolement.

En redescendant l'escalier, nous trouvons sur

la gauche, dans une annexe qui n'atteint pas le second étage, nous trouvons une grande salle de billard, toute froide et désolée, car c'est le seul endroit que la Douairière ait abandonné.

C'était jadis le lieu le plus animé du castel; les amis du Comte, et plus tard les amis d'Odon s'y réunissaient à certaines époques, principalement à l'ouverture de la chasse; car si les minces débris de leur ancienne fortune ne permettaient pas aux Saint-Valery l'opulence, ils gardaient encore, en ces heureux jours, les joyeuses coutumes de l'hospitalité donnée sans ostentation et reçue avec cordialité. Maintenant, tout est fini; le silence règne continuellement dans cette salle haute et sombre dont les fenêtres ne s'ouvrent plus. Ce lieu a jamais attristé est celui d'où partit Odon, tout équipé pour la chasse, celui où il fut rapporté sanglant, presque mort! Il souffrait tant de son horrible blessure qu'on n'avait pas osé le transporter dans sa chambre; on l'avait posé là, sur un large canapé. Il s'y était éteint au bout d'une heure. Cette heure d'angoisse et d'adieu avait été donnée à son confesseur, à sa femme et à sa mère.

C'était le matin, et quand la vieille horloge avait sonné dix heures, Odon fixant ses grands yeux noirs sur la Comtesse n'avait pu les en détacher; c'était l'immobilité de la mort, et la pauvre femme avait changé de place, ne pouvant supporter ce regard vitré où l'âme n'était plus. Il y avait eu dans cette séparation subite quelque chose de si imprévu, de si cruel que dès le lendemain, madame de Saint-Valery avait fermé pour toujours la salle de billard: c'était sa faiblesse; elle ne pouvait revoir cet endroit funeste, dont le sol avait été rougi du sang d'Odon. La pauvre veuve ne supportait pas la dureté de ce souvenir; et quand elle voulait refaire en esprit quelques pas du chemin qu'avait suivi son fils, elle remontait à la chambre qu'il avait occupée, à cette chambre nuptiale où, malgré l'imprudence oublieuse qui avait décidé du choix de l'épouse, il n'en avait pas moins connu les saintes et paisibles joies de la famille. Là, madame de Saint-Valery ne voyait plus que le sourire d'Odon, sa confiance en l'avenir, confiance qui tenait à l'inexpérience de ses vingt-deux ans, car il avait cueilli exprès, dans un cercle de fleurs, une violette dont le parfum l'avait charmé. Des vicissitudes de la vie matérielle, il n'avait point été question et n'ayant de fortune ni l'un, ni l'autre, les jeunes époux devaient souffrir, tôt ou tard, de leur passé, de leur milieu. En ces premiers temps, on ne souffrait de rien, on était tout à l'espérance, on ne faisait que la part du bonheur. Le bonheur, c'était la beauté frêle de la jeune femme, sa grande douceur, sa naïveté d'enfant; le bonheur, c'était le sommeil du petit Raoul dans son berceau. Hélas! deux ans plus tard, il ne restait de ces trois êtres que le petit Raoul, et au-dessus de lui, une seule tête, un seul cœur.

Mais quel cœur! L'aïeule, demeurée debout, au milieu de toutes ces ruines, avait assez d'amour, assez de dévouement pour en couvrir l'orphelin et lui tenir lieu de tout.

Le petit castel avait donc été ranimé par les jeux de l'enfant, là s'étaient écoulées ces années inconscientes, où la vie se résume dans de puériles entreprises, auxquelles l'homme futur attache tant d'importance. Un château de cartes, une armée de soldats de plomb, une maison de pygmées construite avec un peu de terre humide, une boule de neige, ces riens avaient suffi à Raoul enfant; il avait cru que le petit castel, unique bien de sa famille, lui donnerait toujours ce qu'il lui faudrait de joie, d'espoir, de bien-être. Qu'il s'était trompé!

Tous les sacrifices qu'exige l'éducation la plus complète, la Comtesse les avait faits, regardant comme son premier devoir de préserver l'héritier de son nom des deux fléaux des classes élevées: l'ignorance et la vulgarité. Mais tout cela n'avait pu se faire qu'en y consacrant le reste de ses ressources, et quand Raoul avait été un homme il s'était vu pauvre, de cette pauvreté dorée qui consiste en un nom que l'on ne peut soutenir, et un bien patrimonial qui vous pose un peu au-dessus de la foule, sans vous donner autre chose qu'un mince revenu et un foyer dont votre carrière vous éloigne.

Le réveil du jeune homme avait été douloureux. Il n'avait pas caché à son aïeule, déjà affaiblie par une longue existence, son étonnement, sa stupeur devant les exigences d'un bien-être qu'il regardait comme une nécessité absolue. Il y avait eu là un réveil aussi pour la Comtesse. Trompée par la facilité qu'elle avait de jouir du peu qui lui restait et de se passer de ce qui lui manquait, elle ne s'était pas attendue à ce découragement progressif de Raoul mesurant peu à peu les difficultés de la vie. Elle s'était figuré que le jeune et brillant Saint-Valery se contenterait de ses appointements d'officier, et prendrait l'existence du bon côté, se faisant une égide de cette humeur joyeuse qui est souvent l'apanage de la jeunesse. Non, Raoul souffrait de tout, et c'était la blessure dont allait saigner toujours le cœur si bon de la Comtesse.

Il avait l'habitude de ne fixer ses regards que sur ceux dont la fortune leur permettait de se tenir au-dessus de la moyenne, comme bien-être, comme jouissances, comme aisance de la vie. De là, une sorte de pitié pour la situation de ceux qui chevauchaient plus ou moins péniblement. Selon lui, il fallait, ou mener la vie à grandes guides, ou se vouer à l'égoïsme d'une solitude craintive, où l'on a peur de se dépenser. C'était entre lui et son aïeule un point très douloureux auquel, par prudence, elle ne touchait même plus.

« Je ne me marierai jamais, lui avait dit Raoul, à moins qu'il ne se rencontre sur mon chemin

une héritière, et comme l'héritière ne s'y trouvera probablement pas, je mourrai vieux garçon. »

Mourir vieux garçon c'était pour la Comtesse une menace, un cauchemar. Vieux garçon ! mon Raoul !... Elle passait des heures à se dire, tout en faisant sa tapisserie, que c'était impossible ; que cela supposait ou une triste et monotone existence, sans foyer, sans affection intime, ou une vie légère et inutile dont elle ne voulait même pas supporter la pensée.

Elle ne pouvait endurer seule cette souffrance, car toute peine nous fait éprouver le besoin de nous confier, aussi causait-elle souvent de ces choses avec son vieil ami, le marquis d'Harfleur, voisin de campagne et qui, seul avec le curé du village, formait le côté masculin de l'intimité du petit castel. Après avoir parcouru en tous sens la paisible demeure des Saint-Valery, il est temps de faire connaissance avec les amis de la douairière et les gens de son entourage.

En commençant par ceux-ci, comme étant présents à toute heure et les véritables soutiens de la maison, nous trouvons les bons Duval, mari et femme, qui, déjà très avancés dans la vie, n'ont demandé pour prix de leurs longs services, que de rester au logis, d'y travailler selon leurs forces, et d'y mourir tranquilles. La Comtesse, après avoir subi depuis son veuvage des pertes sensibles et entamé pour faire élever son petit-fils, le faible capital qui lui restait, ne pouvait plus rétribuer convenablement ses serviteurs ; elle songeait à se réduire encore sur ce point comme sur tant d'autres, mais les Duval s'en étaient montrés si malheureux, ils avaient tant fait pour finir ensemble leur course paisible qu'on avait accédé à leurs vœux. On se rendait donc mutuellement service. Le vieux ménage entretenait, sans fatigue, le petit castel solitaire, et la Comtesse s'appuyait, à la fin du voyage, sur deux cœurs bien fidèles.

Il fallait pourtant, à l'occasion, un peu plus de force et d'agilité. Un petit pavillon avait été donné pour logement à un ménage de paysans, et moyennant une faible rétribution et la jouissance de quelques produits du potager et de la basse-cour, ces braves gens aidaient, à certaines heures, aux travaux peu nombreux que demandait la Comtesse. Le reste de leur temps s'employait à leur gré ; et s'ils faisaient peu d'ouvrage, ils donnaient du moins beaucoup de sécurité aux habitants du manoir.

Voilà pour les inférieurs. Passons aux amis. Le curé, c'était l'ami de tous les jours, celui qu'on voyait le plus souvent et qui, par le tour de son esprit, jetait un peu de distraction dans cette solitude. Quoiqu'il ne fût pas d'un âge avancé, il se plaisait dans la société de cette châtelaine pauvre d'argent, mais riche de sentiments élevés, de beaux souvenirs, de fines appréciations. Madame de Saint-Valery, exempte des in-

firmités qui rendent la vieillesse morose, aimait à raconter et racontait bien. Le curé s'intéressait à ses récits ; il croyait feuilleter un vieux manuscrit où se trouvaient consignés mille détails sur l'histoire intime des hautes classes.

La comtesse avait touché à tout ; elle avait vu de près, en émigration, des douleurs étranges, des énergies non moins étranges, et aussi des faiblesses ; tout cela formait la préface d'autres récits datés du retour en France. Là, on la voyait en rapport avec les familles les plus anciennes, restant toujours elle-même, malgré sa pauvreté relative, que voilait d'ailleurs en partie la possession retrouvée du petit castel de famille, et de quelques bois aux alentours. Le curé apprenait des choses qu'on n'avait point écrites. La mémoire de la Douairière, plus fidèle au passé qu'au présent, lui rendait vivantes, animées, certaines scènes du monde impérial ; elle avait la critique mordante et ne s'en faisait pas faute.

Puis venaient les premiers temps de la Restauration, les Cent jours et les longues douleurs résultant de ce brusque passage de l'aigle blessé. La Comtesse, après avoir jeté un coup d'œil rétrospectif sur les quinze années écoulées, s'arrêtait ordinairement aux convulsions du pays en dix-huit cent trente. Son esprit n'avait jamais pu se faire à ce monde nouveau et aux concessions qu'il avait exigées ; elle paraissait assez indifférente aux progrès incontestables du bien-être, au perfectionnement de toute industrie, caractère particulier de cette phase du dix-neuvième siècle ; ce qui lui importait, c'étaient les principes, et ils avaient fléchi sous le nouvel ordre d'idées. S'enfermant dans l'acceptation forcée du fait accompli, elle ne parlait qu'avec un peu d'aigreur de ce qui se disait, de ce qui se faisait, et son supplice était de voir son cher Raoul se familiariser, par la force des choses, avec ce qui existait.

« Je ne puis pourtant pas, disait-il en riant, vivre avec ce qui n'est pas.

— Sers ton pays, mon enfant, répondait tristement l'aïeule ; mais étudie l'histoire ; sache ce qui doit être, et ne te fais pas illusion sur les véritables intérêts de la France. »

La chute arriva, et fut une surprise, comme dix-huit ans plus tôt avait été l'avènement. La vieille châtelaine dit encore :

« Sers ton pays, mon enfant ; mais ne te laisse pas prendre dans les filets de l'utopie. »

Enfin, sans s'accoutumer aux changements successifs, la Comtesse en était venue à ne plus vouloir entendre parler politique. Elle lisait un journal d'autrefois, le plus ancien qu'elle avait pu trouver, et s'en tenait à ses appréciations. C'était surtout aux rares apparitions de Raoul qu'elle évitait de se placer sur le terrain brûlant où l'on ne peut plus se rencontrer sans dégainer. Le jeune homme payait tribut à son siècle, à son époque. Le passé de ses pères devenait pour lui

une vieille légende; il ne s'intéressait qu'à demi aux anecdotes que lui racontait sa grand-mère. Au fait, se disait tristement la douairière, les enfants sont de l'avenir et nous, nous sommes du passé; il ne faut pas exiger d'eux qu'ils pensent et sentent tout ce que nous avons pensé et senti. Que l'essentiel y soit, c'est tout ce qu'on peut leur demander.

Madame de Saint-Valery n'était pas arrivée facilement à cette aimable tolérance pour les personnes, sinon pour les idées; elle la devait surtout à son curé qui était d'un esprit aimable, conciliant, et touchait, par sa mission, à tous les partis, à toutes les classes, à tout ce qu'on appelait avec plus ou moins de vérité, des convictions.

L'autre ami du castel, le marquis d'Harfleur, avait traversé comme la Comtesse la grande révolution; il pouvait causer de tout avec elle et la suivait toujours, excepté dans sa tolérance, car il prenait feu devant les idées modernes, et se consumait inutilement à mener le monde, au coin du feu, en maudissant de son mieux les faits et gestes des puissants du jour. Deux antagonistes de sa trempe se seraient bien sûr arraché les cheveux; mais le vieux Marquis, d'ailleurs chauve depuis longtemps, parlait sans être contredit; c'est pourquoi il restait à peu près dans les bornes, à condition que madame de Saint-Valery poussât quelques soupirs, et convint que tout en bloc méritait d'être universellement blâmé.

Tout le dévouement possible, toute la délicatesse imaginable se trouvaient dans le cœur du vieillard pour sa respectable amie. En elle se résumaient les amitiés d'une longue vie; car retenu à la campagne par quelques infirmités, il ne voyageait plus, et ne connaissait plus personne, sinon à la distance de deux cents pas qu'il pouvait encore franchir. Or, précisément à la distance de ces deux cents pas, vivait, entre une tante et une petite sœur, une jeune fille dont nul ne parlait, qui occupait une simple maisonnette admirablement tenue, et méritait l'estime générale par ses vertus et la solidité de son caractère.

Frappée deux fois par le malheur, elle s'était vu enlever sa mère, puis son père, qui, d'un second mariage, lui avait laissé entre les mains une jeune sœur de cinq ans qu'elle élevait avec amour.

Au milieu de ses fonctions maternelles, mademoiselle de Valmy avait atteint l'âge de vingt-quatre ans; mais sa taille peu élevée, la finesse de ses traits, le jeu de sa physionomie, tout l'ensemble prêtait à l'illusion et lui donnait l'air d'une enfant. On aurait cru qu'elle n'avait pas souffert; et, pourtant la vie pesait lourdement sur ses épaules, et l'avenir surtout lui apparaissait comme un nuage gros de tristesse et d'isolement. Sa tante, gravement menacée, ne pouvait lui servir longtemps de protectrice, et la petite Alice, qui absorbait les tendresses et les facultés

de son âme, devait être rappelée en Irlande, patrie de sa mère, dès qu'elle aurait atteint l'âge de six ans.

Après le départ de l'enfant, après la mort, trop certaine de sa tante, mademoiselle Amélie arriverait à la solitude, entourée il est vrai de quelques familles amies, mais sans personne au logis, sinon une vieille bonne bien fidèle, mais devenue grognon, hargneuse et uniquement propre à exercer la patience de sa jeune maîtresse.

Elle voyait de loin cette épreuve; et bien que son grand cœur fût au-dessus du découragement, les plus tristes pensées traversaient son esprit. Ses moyens d'existence étaient des plus restreints; il fallait toute l'intelligence d'une tête bien organisée pour tirer un parti aussi honorable du peu que lui avait laissé son père. Cette intelligence toute féminine, malgré la virilité du caractère, inspirait les petits doigts de mademoiselle de Valmy; elle travaillait comme une fée, et des étrangers auraient supposé, en voyant sa jeune sœur, qu'une aisance commode avait présidé à sa toilette. Il n'en était rien; la bonne et adroite Amélie avait consacré bien des jours à confectionner les vêtements de l'enfant, à leur donner une forme élégante et choisie, qui préservât la petite Alice de la vulgarité.

L'extérieur des deux sœurs témoignait de la distinction d'ancienne date de leur famille. Finesse de manières, pureté de langage, propreté poussée presque jusqu'à la coquetterie; et à l'intérieur, appréciations justes et délicates de la part d'Amélie, qui, en transmettant à sa sœur les éléments de toute connaissance, élevait en même temps sa pensée et veillait soigneusement à lui conserver, même dans la puérilité de ses jeux, le cachet de la bonne compagnie.

Aucun de ces détails n'avait échappé à l'esprit observateur de madame de Saint-Valery, et son vieil ami d'Harfleur aurait pu supprimer sans inconvénients la moitié des panégyriques qu'il faisait de la douce et intéressante jeune fille; mais il parlait pour son compte, éprouvant le besoin de faire continuellement l'éloge d'une personne qu'il estimait au plus haut degré.

Mademoiselle de Valmy était la seule femme admise dans l'intimité du petit castel. On l'y attirait sans cesse, on aurait voulu qu'elle y vint tous les jours. C'était l'unique joie de la douairière, et l'aspect de ce visage jeune et animé la reposait de tout. Onze lustres n'opposent point une distance infranchissable à la pensée, à la tendresse. Ces deux âmes s'étaient rencontrées sur le champ de l'amitié, comme deux étrangers parlant un langage différent et s'entendant néanmoins. La jeunesse de mademoiselle de Valmy rassérénait la vieillesse pleine de souvenirs et de larmes de la comtesse, et d'autre part, le sérieux, l'expérience de la vieille châtelaine grandissait peut-être la jeune fille, aux prises avec toutes les difficultés de l'existence.

Cependant, l'aimable sœur d'Alice se refusait au continuel élan de madame de Saint-Valery ; elle se prêtait plutôt qu'elle ne se donnait, alléguant la nécessité de soigner et de distraire sa tante ; alléguant encore, avec toute la bonhomie de la véritable dignité, l'utilité de sa présence au logis ; car la vieille bonne sentait ses forces défaillir, et sa jeune maîtresse, avec la promptitude et l'adresse qui lui étaient naturelles, faisait plus de besogne que Catherine ; elle ne s'en cachait point aux yeux de la douairière, sachant que ce n'était qu'un nouveau titre à son affection.

« Cette petite est délicieuse ! disait-elle à son ami d'Hartleur. Songez donc à sa vie pleine de pensée, de tendresse, de culture intellectuelle, de goûts artistiques ; et voyez-là faire coquettement la toilette de sa maison, donner un coup de main à sa vieille Catherine, manier au besoin les ustensiles de cuisine, faire un plat d'entremets, voire même, à l'occasion, remplacer tout à fait la pauvre servante malade. Tout cela se fait sans mauvaise humeur ; on le supporte comme une averse, comme un orage ; on attend que le beau temps revienne, et pendant cette attente, on a tout rangé, tout prévu, tout apprêté, et l'on a su se conserver, par quelques petits soins délicats, des mains jolies et fines, que mon bonheur est de voir courir sur le piano, quand je vais visiter mademoiselle de Valmy.

— Je vous l'ai toujours dit, Madame, une tête et un cœur ! Or, il faut bien le savoir, ces deux choses s'emboîtent rarement aussi exactement dans une enveloppe de femme. Vous serez excusable de vous y tromper, puisque la même merveille se trouve en ce petit château...

— Allons ! voilà les compliments ? Je croyais, cher marquis, que le temps en était passé ?

— Madame, il est toujours temps de dire ce qu'on a toujours pensé. Mais, pour en revenir à la personne dont nous parlons, il y a dans cette organisation équilibre parfait. Dans un très grand nombre de femmes, c'est l'imagination qui domine ; ceci est un fléau, fléau fort à la mode, que messieurs les maris devraient redouter comme le feu ; mais non, ils se laissent prendre comme des mouches, parce que les filets sont emmiellés. Rien de gracieux pour un moment comme ces petites têtes qui ne pensent pas ! Elles ont un babil délicieux. Point de fond ; mais de la grâce, un peu d'esprit naturel, ce qui ne coûte pas cher en France ; quelque chose d'amusant, de caustique dans la conversation, une humeur plaisante, un tantinet de moquerie ; le jeune homme se croit épris sérieusement ; il n'est que passagèrement charmé. Il épouse et descend la statue de son piédestal à la première épreuve. Absence complète de tête ; point de sang-froid ; et ce qui est le pire, point de bon sens.

D'autres ont une bonne tête, mais deviennent de petits hommes ; elles sont au-dessus de ces aimables faiblesses qui motivent notre interven-

tion entre elles et des dangers, souvent fantastiques ; celles-là nous feraient volontiers la leçon, et si leur mari n'y prenait garde, elles s'attribueraient le commandement en chef.

D'autres enfin sont tout cœur ; oh ! certes, je ne leur en veux pas ! Mais enfin, c'est la tête qui doit conduire. Rien ne nuit au jugement comme ces appréciations fondées uniquement sur la sensibilité.

« Vous avez raison, mon cher ami, et c'est pourquoi notre aimable Amélie est un trésor, elle en qui se trouvent, comme vous le dites, tête et cœur parfaitement équilibrés. Et pour qui ce trésor ? Qui jouira de tant de qualités exquis ? »

— Personne : mademoiselle de Valmy manque de ce qu'on appelle volontiers *l'essentiel* dans notre siècle positif. »

Les deux amis brisèrent la conversation : ni l'un ni l'autre ne parlaient jamais de mademoiselle de Valmy qu'au présent. L'avenir de la jeune fille était encore un mystère ; et bien que les idées de la Comtesse et du vieillard fussent probablement les mêmes, ils se les cachaient réciproquement ; c'était entre eux un point sensible, on faisait semblant d'y penser fort peu. C'est ainsi que nous agissons tous quand notre cœur n'est plus entièrement indépendant. Il arrivait au vieil ami de bâtir des châteaux en Espagne, ou plutôt un château, toujours le même, sur lequel il soufflait, quitte à le relever le lendemain. Ce château, c'était encore un mystère pour la Comtesse, qui pourtant avait soin d'en édifier un en secret, précisément sur le même modèle.

Quand les vieux parents déraisonnent sciemment, volontairement, ils se plaisent à être seuls, attendu qu'il est établi en ce monde qu'ils doivent en toute circonstance, tenir pour la raison. Madame de St-Valery, dont l'imagination ne se ressentait pas de ce qu'on appelle les glaces de l'âge, et dont le cœur allait toujours se réchauffant, avait, comme nous l'avons dit, un grand sujet d'inquiétude : Raoul avait juré cent fois qu'il mourrait vieux garçon, à moins de trouver moyen d'épouser une héritière. Il rêvait une existence toute de liberté et de bien-être, exempte, autant que possible, de soucis et de petits tracass. Des amis s'étaient mis en campagne, à la recherche de l'héritière ; mais rien ne venait, ou plutôt ce qui se présentait n'obtenait pas même un regard de Raoul, tant les concessions qu'il fallait faire lui eussent été amères.

Tout dernièrement, un de ces superbes projets venait d'échouer. Tout s'était fait par l'intermédiaire du vieux marquis, et l'on avait lieu de regarder cet échec comme une sérieuse déception.

Cependant, seule dans son salon, la chère aïeule, tout en prenant part à la vive contrariété de son petit-fils, qui lui écrivait à ce sujet, refaisait en silence son château en Espagne. Elle n'a-

vait aucun témoin d'une pensée qu'elle n'eût osé avouer à personne; et pourtant, sa solitude était charmée par le bruit du balancier de la belle horloge, qui lui arrivait de la salle à manger, adouci par les obstacles.

Cette horloge lui tenait véritablement compagnie, après avoir compté tant d'heures, tant de jours, tant d'années! Elle pensait tristement au malheur d'être assés pauvre pour ne pas pouvoir dire à son enfant: « Choisis entre les fleurs qui ornent le parterre; ne consulte pas tant les convenances extérieures, que la sympathie fondée sur des bases solides, sur la vertu d'abord, puis sur le cœur, l'intelligence, l'esprit de conduite. Tu as assez de fortune pour n'en point chercher, et si tu veux jouir d'un bonheur paisible, je sais où il est; je puis te l'indiquer... Mais non, ajoutait la douairière, voilà tout ce qui me reste du passé! Ce petit castel, qui m'a tout donné, qui m'a suffi, n'a pas de valeur aux yeux des étrangers; par sa situation agreste, il échappe même à tout voisinage. Les habitations modernes sont plus luxueuses, plus confortables. D'ailleurs, je suis forcée de le laisser tomber en ruines! Après moi, Raoul le vendra pour rien; qui voudrait de cette demeure, dont mes souvenirs font tout le charme? Non, je dois me taire, et ne jamais prononcer le nom d'Amélie, Raoul est pauvre. »

Ainsi, elle se plaignait tout bas, la triste châtelaine, et l'horloge seule entendait et répondait à sa manière; car le tic-tac lent et mesuré calmait l'inquiétude de la Comtesse, lui ôtait toute souffrance nerveuse et lui rendait assez de paix et de résignation pour faire à Dieu cette simple prière: « Si vous voyez que ces enfants doivent vous servir ensemble, j'ose vous demander, à vous seul, Amélie pour mon petit-fils; mais si ce miracle de votre bonté n'est pas dans vos desseins, je me soumets entièrement, mon Dieu, à votre sainte volonté. »

Le lendemain de ce jour, qui avait été pénible, madame de Saint-Valery, voyant que le soleil jetait des flots de lumière dans la campagne, résolut de faire une visite à sa petite amie, ainsi qu'elle le lui avait promis depuis longtemps. Elle partit, suivie de Duval, car sa marche n'était pas assez sûre pour lui permettre de traverser seule cette courte distance.

Rien n'était intéressant comme de voir la petite Alice recevant les soins les plus intelligents, les plus tendres, de cette sœur chérie, qu'elle aimait par-dessus tout. Mademoiselle de Valmy devenait de plus en plus vigilante et soigneuse, car le temps approchait où il faudrait remettre la jolie enfant à sa famille maternelle, et la sœur dévouée tenait à rendre la petite fille aussi sage aussi bien élevée que possible. Le roseau avait pris le pli; Alice était gracieuse et bonne; sa mémoire, déjà ornée, l'avait été d'une façon utile, et l'on n'avait pas fait d'elle une jolie femme de six ans, pleine de caprices et jouant,

sans le savoir, la coquette et la minaudière.

Madame de Saint-Valery ne se lassait point d'étudier la jeune fille. Il semblait qu'un intérêt puissant fût en jeu; et, bien qu'elle se fût répété cent fois qu'il fallait avant tout inviter aux noces la raison, elle ne pouvait s'empêcher de déraisonner un peu sur ce sujet, quand personne ne la voyait.

Ce jour-là, Amélie était plus que jamais charmante, non par la régularité des lignes, mais par une suave expression qui se mêlait à l'éclair de l'intelligence et à un reflet de cette bonté qu'elle avait dans le cœur. On la voyait animer de sa présence toutes les parties de sa petite maison; elle allait, venait, prodiguant ses soins, ses attentions, trouvant moyen de rendre agréables à madame de Saint-Valery les heures que la Comtesse consacrait à sa jeune amie. Elle lui parla de son prochain départ.

« Quoi! vous partez, ma chère enfant? »

— Hélas! Alice a près de six ans; je dois profiter des beaux jours, parce que ma bonne tante, si faible de santé, a résolu de m'accompagner en Irlande, quand j'irai conduire ma sœur dans sa famille. Ah! que ce voyage sera douloureux! Revenir sans cette enfant bien-aimée! quelle tristesse!

— Je le comprends, ma chère petite; mais voyez combien je suis égoïste! Je me surprends à me plaindre moi-même, parce que je ne vous verrai plus.

— Oh! chère Madame, je ne serai pas longtemps absente.

— Mais songez donc, Amélie, qu'à mon âge, tout fait peur! Oh! tâchez de revenir bien vite! Mais on vous retiendra là-bas! Et puis vous aurez le cœur si gros!

Une gambade que fit Alice interrompit l'entretien, et l'on parla d'autre chose, de peur d'attrister l'enfant. La Comtesse s'amusa, comme à l'ordinaire, à constater le bon ordre de la maisonnette, à cueillir les plus jolies roses pour contenter Amélie; et, après avoir causé assez longtemps avec mademoiselle de Breuil, tante de la jeune fille, elle appela Duval pour lui donner le bras et reprendre le chemin du castel, car elle se sentait fatiguée. La pensée de ce départ lui faisait beaucoup de peine.

En entrant dans la salle à manger, elle fut tout étonnée d'entendre la vieille horloge sonner cinq heures. Est-il possible que je sois restée trois heures chez ma petite Amélie! Que le temps passe vite auprès de cette chère enfant! Elle me plaît, elle me distrait. Sa conversation m'intéresse, ses talents me charment, et je suis de plus en plus frappée de ses capacités, comme maîtresse de maison. Ah! c'est bien entre les mains d'une telle femme qu'une fortune médiocre deviendrait suffisante! Mon château en Espagne!... Non, je dois me taire, c'est mon rôle obligé; je me tairai.

La Comtesse s'assit dans son grand fauteuil, pour se reposer de son court voyage; et, comme par une pente naturelle, elle se mit à rêver au dernier des Saint-Valery. On rêve à tout âge et tant que le cœur s'intéresse à quelque chose. Dans sa pensée, elle voyait Raoul à travers les ombres de l'avenir. Il avait trouvé la riche héritière, il l'avait épousée; mais elle ne lui plaisait pas. L'éducation, les formes polies empêchaient d'abord cette déplaisance de se trahir; puis, jour par jour, on se désaccoutumait de ces bien-séances un peu cérémonieuses, on s'habitua à ne pas se gêner. Raoul se permettait l'analyse de cette intelligence mal cultivée, de ce cœur froid, à qui l'orgueil avait fait croire que le nom de Raoul compléterait son bonheur, mais qui ne s'attachait pas à sa vie d'intérieur, à ses pénates nouveaux. Saint-Valery était riche, devait tout à sa femme qui le lui faisait sentir, et n'était pas heureux...

Le tableau changeait tout à coup. Raoul tenait son serment. Par frayeur de la vie, il ne se mariait pas. Son aïeule sortait de ce monde; rien ne le ramenait plus au petit castel de famille; rien ne lui rappelait son enfance religieuse, son adolescence préservée par la vigilance de la douairière. Libre, sans entraves, sans autre soin que celui de lui-même, il avait vendu le berceau de ses pères et les bois qui l'entouraient; il se laissait aller à la dérive, comme le débris d'un beau navire perdu; il excusait ses propres faiblesses par l'exemple des faiblesses d'autrui. Brillant officier, il plaisait aux regards des étrangers; mais les vieux amis de sa famille ne le voyaient plus; il les fuyait comme des témoins importuns. O mon Raoul! mon Raoul! disait la pauvre grand-mère, écrasée par son impuissance, tel est donc le dernier mot de ma triste destinée? Je ne puis t'aider à te choisir une compagne; il faut que je t'abandonne aux hasards d'une union dont tu ne prévoiras pas les suites; ce sera l'inconnu! L'héritière et la solitude me font peur toutes deux. Quelles concessions te demandera la première? Oh! surtout préserve ton honneur! Ne va pas jouir du bien mal acquis, car le souvenir de ma pauvreté honorable te tourmenterait jusque dans ton sommeil. Quant à la solitude, elle est grosse d'orages! Ce n'est pas moi, c'est la Sainte Ecriture qui parle: « Malheur à celui qui est seul! » que Dieu t'envoie donc la grâce que je lui demande pour toi: la paix du foyer dans la médiocrité; c'est encore là le plus sûr... mais si mon château en Espagne pouvait... Non, taisez-vous, mon cœur; une mère âgée, pauvre, un pied dans la tombe, ne parle pas; elle attend et elle souffre.

La vieille horloge sonna six heures. Madame de Saint-Valery avait rêvé une heure entière. Croyant d'abord que le bruit du balancier l'endormirait un moment et la reposerait de sa lassitude, elle avait au contraire trouvé dans son éveillément un libre cours à ses pensées, et

n'en retirait, comme à l'ordinaire, qu'une profonde tristesse.

Cependant, le fidèle ami d'Harfleur devait dîner au castel. La Comtesse, surprise par l'heure, se hâta de remonter dans sa chambre, car elle avait gardé la vieille coutume de faire un peu de toilette avant le dîner; toilette de vieille, sans prétentions et sans élégance, mais qui ne laissait pas de rehausser la sereine majesté de sa vieillesse et de ses cheveux blancs.

Le marquis entra dans le salon avant le retour de la châtelaine. Il était, ce soir-là, tout autre. Sa physionomie avait repris son entrain d'autrefois.

« Cher Marquis, vous m'excuserez, je me suis laissé attarder par cette petite enchanteresse que vous savez qui demeure là-bas entre les grands ormeaux.

— Ah! Madame, ce n'est pas à moi d'être sévère, puisque je n'ai jamais su me défendre contre les enchanteresses!

— Charmant! mais vous avez l'air tout guilleret, me semble-t-il!

— C'est vrai, je viens de recevoir une bonne lettre de Raoul.

— Ah! Et son héritière? L'a-t-il trouvée?

— Pas encore; mais il me semble un peu réconcilié avec le possible, le probable, au lieu de ne s'attendre qu'à l'exception. D'ailleurs, il va vous écrire, et, vous annoncer lui-même que, ayant un congé, il compte faire un petit voyage à Londres, passer peut-être en Irlande, car il ne connaît pas ce pays, et revenir au castel, se faire votre prisonnier, madame.

— Cher captif! Ah! il ira en Irlande? Il fera bien. Savez-vous que notre bonne Amélie va partir aussi pour l'Irlande?

— Je le sais, madame.

Ce fut tout ce que trouva à dire le vieux marquis; non que le canevas ne lui fournit pas une ample et verbeuse amplification; mais parce qu'il prétendait être, avant tout, raisonnable, et que les noms d'Amélie et de Raoul ne pouvaient être rapprochés par lui, le vieil ami, le conseiller de la Comtesse, le sage, le philosophe, le correcteur qui, au besoin eût rectifié ce que les idées de la douairière auraient pu accuser de trop féminin.

C'est ainsi que les vieux amis passaient leur temps à s'attraper, de peur de se laisser aller ensemble à quelque folie rêvée; car le cœur des vieux devient fou, lui aussi, non plus pour son compte, mais pour le compte des enfants.

Quand l'horloge sonna dix heures, on se sépara. Tout avait été fait; la partie de piquet, la lecture du journal, lecture arrosée d'une tasse de thé; c'était fort bien; mais, de part et d'autre, on s'était gardé de dire un seul mot de ce qu'on pensait. Ainsi va le monde.

Trois semaines plus tard, arrivait le jeune officier. Le petit castel était en fête; la châte-

laine s'empresait autour de son fils, toute malheureuse de ne pouvoir lui donner aucun des plaisirs auxquels il était accoutumé. Elle faisait du moins ce qu'elle pouvait. La table était plus soignée : madame Duval s'illustrait par ses entremets ; et le jeune homme, d'ordinaire peu attentif à ces menus rouages d'une vie très étroite, dans un assez joli cadre, y donnait maintenant cette attention aimable, qui paye si bien les efforts des maîtresses de maison et des ménagères. Il était affectueux et tendre à l'égard de son aïeule. Quelque chose s'était passé ; on ne savait pas quoi, mais Raoul était tout plein de l'esprit de famille et semblait avoir besoin de dire ce qu'il taisait encore, par cette espèce de timidité que sentent les plus forts, quand ils ont à plaider contre la raison.

Un soir, la vieille horloge de la salle à manger venait de sonner dix heures ; c'était le moment de la retraite, Raoul le savait et ne s'en allait point, quoique la Comtesse en eût donné plusieurs fois, tout amicalement le signal.

« Allons, Raoul, il est bien tard ; c'est, ici, l'heure de dormir.

— Non, ma mère, répondit tout bas l'officier, c'est l'heure de parler ; mais je n'ose pas.

— Tu n'oses pas, mon enfant ? Oh ! que peut-il y avoir entre nous de si mystérieux ? As-tu quelque triste confidence à me faire ? Je saurai l'entendre. Aurais-tu, par ta faute, besoin d'un peu d'argent ? Je saurai t'en trouver... »

La vieille dame cherchait déjà ce qu'elle pourrait faire, en quoi se gêner davantage pour combler le déficit. Il fallait être indulgente. Au fait, Raoul n'avait pas trente ans. Peut-être un moment d'entraînement ? Pauvre enfant ! Il n'avait jamais été si heureux de se retrouver au petit castel, et madame de Saint-Valery ne l'avait jamais tant aimé !

« Non, ma mère, dit Raoul avec effort, vous êtes la bonté même ; mais il ne s'agit point de dettes, ni d'aucun embarras de ce genre.

— Ah ! Tant mieux ! En ce cas, c'est un mariage qui t'occupe ? Voyons ? Conte-moi cela. Où en es-tu avec tes héritières ? »

Le front de l'aïeule s'était éclairci ; elle recommençait à marcher sur un terrain connu.

« Où j'en suis avec mes héritières ? J'ai fini !

— Quoi ! Tu perds l'espérance ?

— L'espérance et même le désir.

— Quel changement ! Qui a pu te transformer à ce point ?

— Ma mère, je reviens d'Irlande ; c'est le pays des ombres, des génies, des fées.

— Tu n'es pourtant pas rêveur ! Voyons, parle-moi sans métaphores. J'ai l'oreille un peu dure, l'esprit un peu paresseux ; c'est à mon cœur qu'il faut parler ; il entend toujours, il te répondra. »

Raoul se pencha sur l'épaule de l'aïeule, car en souffrant l'homme redevient enfant auprès de nous, et il lui dit à demi-voix :

« J'ai rencontré en Irlande mademoiselle de Valmy, que j'avais à peine entrevue chez vous quelquefois. C'est une tête et un cœur. Elle est pauvre et moi aussi ; et pourtant, n'y aurait-il pas moyen... avec beaucoup d'économie... »

La Comtesse fut un moment sans répondre. Ce douloureux silence, c'était l'adieu à son doux rêve. Devant le brusque changement de son petit-fils, qui la prenait pour conseillère, elle devait ne lui parler que la langage de la raison. Avec les goûts bien connus du jeune homme, affronter la pauvreté, sciemment, c'eût été exposer mari et femme à toutes les déceptions, à toutes les amertumes de la vie, amertumes d'où naissent trop souvent les contradictions, les paroles sèches, l'humeur sombre, et toutes ces plaies irrémédiables de la vie à deux.

« Mon fils, dit-elle enfin, en s'efforçant de maîtriser l'émotion de sa voix, je regrette que tu aies connu mademoiselle de Valmy, de manière à l'apprécier à sa haute valeur, comme je l'apprécie moi-même ; ce ne doit être pour toi qu'une souffrance de plus.

— Comment ? vous pensez que ce serait impossible ?

— Impossible, oui, parce que je suis pauvre. Si j'avais à te laisser une grande fortune, je te dirais : offrons-la lui, et puisse-t-elle l'accepter ; mais il faut connaître à fond la situation. Je te laisserai ma chère demeure, dont tu ne sauras que faire, vu la mobilité de ta carrière ; et tu n'auras, avec notre petit castel, qu'un capital insignifiant. Défends-toi, mon ami, de ces nobles penchants qui t'attirent aujourd'hui dans un sens tout opposé. Si tu épousais la bonne et intelligente Amélie, tu ne la rendrais pas heureuse. Ta nature est par trop ennemie du sacrifice de tous les jours qu'exigent la pauvreté en famille, l'éducation des enfants, les charges nombreuses qui pèsent sur un mari, sur un père.

— Si elle doit être malheureuse, je ne dois plus la désirer, dit Raoul, facilement convaincu par son aïeule ; mais quel malheur d'être si pauvre !

— Oui, mon enfant, je ne l'ai jamais plus vivement senti que ce soir.

— Vous croyez donc que si l'on vivait très simplement...

— Pas d'illusions. Ce n'est pas simplement qu'il faudrait vivre, c'est pauvrement. Ta femme souffrirait de tout ; et si tu venais à lui manquer, son sort serait affreux ! »

Ni la mère, ni le fils ne trouvèrent plus un mot à dire. Le tic-tac de la vieille horloge berçait leur mutuelle tristesse ; ils demeurèrent longtemps pensifs, et quand onze heures sonnèrent, Raoul se leva de lui-même, tout honteux d'avoir retardé le repos de la vénérable aïeule.

Elle ne dormit point ; mais passa toute la nuit à refaire, malgré elle, son château en Espagne. La tête soufflait dessus ; le cœur relevait les dé-

bris. Cependant, elle souffrait trop d'enfermer en elle cette douleur, et elle résolut de la confier, le lendemain, non certes au raisonnable marquis, mais au curé qui achevait le trio affectueux, si souvent réuni au petit castel.

Mademoiselle de Valmy revint de l'Irlande avant l'expiration du congé de Raoul. Son cœur saignait du dernier baiser de la petite Alice, qui avait tant pleuré! La jeune fille aurait eu besoin des consolations de la bonne Comtesse; mais elle s'abstint d'aller la voir, tant elle eût été gênée par la présence de Raoul.

Quelques jours s'écoulèrent. Le vieux Marquis n'était pas venu au petit castel; il semblait fuir ses amis. Mademoiselle de Brueil et sa nièce se plaignaient de la rareté de ses visites; on se demandait si ses infirmités, dont il parlait si peu, n'avaient pas augmenté? On le relançait par de petits billets tout aimables, et il répondait en hâte, par quelques lignes, s'excusant de son apparente paresse, motivée par de fréquents et longs entretiens avec son notaire.

La douairière aimait trop son vieil ami pour ne pas finir par se fâcher. Elle lui écrivit donc fort en colère :

« Mon cher marquis, je n'entends plus parler »
 » que de votre notaire. Sachez que les affaires »
 » de cœur ont aussi leur importance. Mon Raoul »
 » se joint à moi pour vous dire combien votre »
 » conduite nous étonne. Pour votre pénitence, »
 » vous viendrez dîner demain, après-demain, »
 » tous les jours, jusqu'à ce que parfe mon dra- »
 » gon. Madame Duval se surpasse dans les Char- »
 » lottes russes! Voyez comme je vous encourage? »

» A demain. »

Le lendemain matin arriva la réponse.

« CHÈRE COMTESSE,

» Ne me grondez pas trop fort; ou si vous me »
 » grondez, que ce soit pour n'avoir jamais osé »
 » vous parler cœur-à-cœur, au sujet de la bonne »
 » Amélie. Je le sais maintenant, par notre cher »
 » curé, nous nous cachions l'un à l'autre ce qui »
 » ne nous semblait qu'une pensée imprudente; »
 » elle ne l'est plus.

» Tant que mon cher Raoul a cru qu'il fallait »
 » une grande aisance pour être heureux, je me »
 » suis médiocrement intéressé à son avenir. Ses »
 » rêves le portaient trop haut pour que je puisse »
 » espérer lui être jamais utile. Aujourd'hui qu'il »
 » en est venu à regretter vivement que l'impru- »
 » dence soit chose blâmable, je me hâte d'inter- »
 » venir; j'en ai le droit, comme ayant été le plus »
 » intime ami de son grand-père, et comme ayant »
 » rempli mes fonctions de tuteur avec le dévoû- »
 » ment que l'amitié pouvait attendre de moi.

» Voici ce qui a été fait ces jours-ci, entre mon »
 » notaire et moi. Je suis à la limite extrême de »
 » ma course; il me faut depuis longtemps bien »
 » peu pour vivre. Ma petite fortune a donc fait »
 » boule de neige, et je puis laisser, à qui je veux, »
 » un capital de cent mille francs, toute réserve

» faite pour achever ma carrière. Je veux jouir »
 » de ces cent mille francs; et pour cela je les ai »
 » donnés, par acte en bonne forme, à notre bon »
 » Raoul, à condition que mademoiselle de Valmy »
 » agréera sa demande. Avec ce qu'elle peut avoir »
 » elle même, avec le peu que vous et moi, bonne »
 » amie, ferons encore, après nous, pour les en- »
 » fants, je crois que, sans avoir ce qu'on appelle »
 » de la fortune, ils auront assez pour se préserver »
 » des tristesses et des défaillances de l'isolement, »
 » qui est le plus grand des maux. Le soin du »
 » présent, l'éducation des enfants, voilà ce qui »
 » nous regarde surtout; quant à l'avenir éloigné, »
 » je pense qu'il faut compter sur la bonne Pro- »
 » vidence; sinon, aux riches seulement appar- »
 » tiendraient les sages jouissances et la sûreté »
 » du foyer conjugal.

» A ce soir, chère Comtesse, et merci de vous »
 » être fâchée si fort contre votre bien affectionné »
 » serviteur. »

Vingt-quatre heures seulement s'écoulèrent, et mademoiselle Dubreuil reçut de la vieille châtelaine la demande projetée. Les larmes lui vinrent aux yeux.

« Je ne la laisserai donc pas seule! »

Ce fut son consentement. Quant à la douce et raisonnable Amélie, elle se jeta dans les bras que lui tendait sa vieille amie, et ne lui cacha point que, après tant d'épreuves, son cœur se reposait dans une confiante sympathie.

Les amis, dès le lendemain, se réunirent au petit castel, et entourèrent gaiement la table de la douairière. La reconnaissance due à M. d'Harfleur ne pesait point à ces cœurs, depuis longtemps rapprochés par la plus tendre amitié. Le vieillard était heureux en regardant les fiancés, et répétait :

« Je vais donc enfin jouir de ma petite fortune! »

On s'égaya le soir, et l'on se permit la veillée jusqu'à onze heures. Avant de se séparer, on vit que la châtelaine avait quelque chose à dire; les jeunes gens écoutèrent et recueillirent ces paroles :

« Je vous en supplie, mes enfants, s'il vous est possible, gardez mon petit castel quand je n'y serai plus; et laissez-le tel qu'il est à l'intérieur. A un moment ou à un autre, ce sera un pied à terre; vous vous y souviendrez de moi, et vous direz à vos enfants : C'est là que vivait Bonne-maman, elle nous aimait bien! Que si, par malheur, vous êtes obligés de vendre, promettez-moi de garder toujours et de léguer à vos héritiers, la vieille horloge de famille. Elle a sonné des heures funèbres et des heures joyeuses, mais jamais de plus douces que celle qui me permet de promettre Amélie à Raoul. »

Les fiancés jurèrent de ne jamais se séparer de l'horloge du petit castel; et comme elle venait de frapper onze coups, on se quitta, prêts à se revoir le lendemain.

MADAME DE STOLZ.

DIEU

Celui qui créa la nature
Comme un spectacle pour ses yeux.
Prête l'oreille au grand murmure
Que les mondes font dans les Cieux,

Les grandes et petites choses
Résonnent dans l'hymne éternel.
La chute des feuilles de roses
Va retentir jusques au Ciel.

Mais il est un bruit de la terre
Plus sonore et plus triomphant,
C'est ton nom, ô Dieu de mystère,
Balbutié par un enfant!

LAMARTINE.

(Poésies inédites.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CONFITURE DE POIRES.

Il faut des poires fondantes. Coupez-les en quartiers, après les avoir pelées, et ôtez soigneusement le cœur et les pépins. Ayez sept ou huit pommes reinettes ou rosats, coupez-les en quartiers, pelées et épépinées, faites-les cuire à l'eau, passez-les sur un tamis, laissez couler le jus. Pressez ce jus, faites-le cuire avec du sucre (3/4 de livre pour une livre de fruit) mettez les

poires dans ce jus. Une heure et un quart de cuisson. Ajoutez ou une gousse de vanille ou du jus de citron.

CRÈME AUX ABRICOTS.

Faites cuire avec du sucre six ou huit abricots, quand ils sont cuits, passez-les au tamis, mêlez-y un verre de liqueur de noyau et six ou huit jaunes d'œufs; mêlez et battez bien; versez dans des petits pots à crème et faites cuire au bain-marie.

REVUE MUSICALE

La musique en vacances.

Laloue, poème de M. Paul Collin, musique de M. de Boisdeffre. — Compositions récentes.

Avant de voir si les théâtres ont quelques nouveautés en préparation, nous avons à exécuter une promesse faite ici le mois dernier. Il s'agit d'un ouvrage lyrique peu volumineux, mais de réelle valeur, ce qui ne nous permet pas de le passer sous silence.

D'ailleurs, les grandes scènes musicales de Paris sont abandonnées par bon nombre de Parisiens. Ainsi que chaque année, la musique voyage de plage en plage, ou bien, on la retrouve faisant

vibrer les échos de ces délicieuses stations thermales, dont le beau pays de France est si largement pourvu. C'est là que l'élite de la société attend que le cor résonne et que l'heure des promesses cynégétiques soit arrivée, pour la plus grande joie de messieurs les chasseurs.

C'est encore une époque charmante à voir venir, que celle des veillées au château. La musique, la danse, les jolis caquets, les lectures saines et intelligentes en font les frais. Aussi, on ne regrette pas encore la ville des arts par excellence; pour cela il faudra les frimas, et même, il est certaines natures rêveuses et amantes des

solitudes, qui trouvent une poésie grandiose dans les rafales de la bise faisant, en janvier, frissonner les franges de neige suspendues aux arbres.

Mais combien plus encore ce décor glacial trouverait d'admirateurs s'il s'offrait à nos yeux en plein mois d'août! Avec quel plaisir on s'en irait secouer les feuillages neigeux sur son visage rose!

Nous nous demandons pourquoi les théâtres — qui de nos jours sont arrivés à un perfectionnement de mise en scène et de *machinisme* qui tient de la magie — n'ont pas encore inauguré des représentations d'été dont l'action aurait lieu à travers de réelles montagnes de glace. Un drame à la pointe du Falberg, par exemple, ou une églogue amoureuse sur les glaçons de la Bérézina; pendant que, dans la salle, la lumière répandrait des torrents de chaleur, le spectateur se rafraîchirait bien vite au lever du rideau, en face d'une mer gelée ou d'un pic gigantesque étincelant comme le cristal!

Mais il faut le dire vite : si l'homme réussit quelquefois à imiter les œuvres du Sublime Artiste qui créa les univers, c'est dans une proportion tellement minuscule, qu'il suffit pour s'en convaincre de comparer les Alpes, au front éternellement poudré à frimas, avec les excellentes mais très microscopiques œuvres de Tortoni!

Nous avons perdu de vue notre sujet. Hâtons-nous d'y revenir, car il est fait pour intéresser et charmer, comme tout ce qui porte en germe l'empreinte du génie.

Le poème du nouvel ouvrage dont nous avons à nous occuper, est écrit avec cette élégance classique que nous avons déjà signalée chez l'auteur de *Moïse* et de beaucoup d'autres belles poésies, M. Paul Collin. Cette fois il a puisé son sujet dans l'épisode mythologique de *Latone*, un des plus émouvants de ce monde de la fable à peine débrouillé par Ovide.

M. René de Boisdeffre, qui avait montré dans de précédentes compositions, notamment dans le *Moïse* cité plus haut, d'exquises qualités de grâce et de sentiment, a trouvé là l'occasion de prouver qu'il sait traduire les situations les plus pathétiques, en rendant avec une grande supériorité les angoisses de cette mère infortunée vouée aux plus cruelles douleurs.

En effet, *Latone*, poursuivie par la haine vengeresse de Junon, sa rivale, inspire un touchant intérêt. Après avoir fait jurer à la Terre de ne point lui donner d'asile, elle suscite contre elle le serpent Python avec mission de la poursuivre en tous lieux.

Ne sachant où se réfugier, *Latone* errante, fuyant devant ce monstre, arrive au bord de la mer. Elle n'avait plus d'autre refuge que les flots, lorsque, prête à s'y précipiter, elle voit une île flottante s'approcher du rivage. C'était Astérie, la sœur de *Latone*, qui récemment tombée à la mer, avait été changée en île par le dieu Neptune

qui lui donna le nom de Délos. L'île flotte vers elle, la reçoit, puis s'éloigne du rivage.

C'est dans l'île de Délos que *Latone*, sur le point d'être mère en y abordant, donna le jour à Apollon, dieu des Beaux-arts, et à Diane, déesse de la chasse et des forêts. Après quelques jours de repos et pendant son sommeil, l'île de Délos se rapprocha du rivage et *Latone*, en s'éveillant, se mit en chemin pour rejoindre son père, le Titan Cœus.

Voici maintenant la partie de cette fable où M. Paul Collin a placé son poème, écrit en vers aussi clairs qu'harmonieux.

Après une marche longue et précipitée, ses deux jumeaux entre les bras, craignant encore les fureurs de Junon, *Latone* arrive en Lycie épuisée de fatigue et de soif. S'adressant à des paysans qui travaillaient sur les bords d'un marais, elle leur demande de l'eau pour étancher sa soif et baigner ses pieds meurtris. La toisant avec une méfiance de mauvais augure : Arrière! Mendiant! s'écrient-ils comme un seul homme. Mais *Latone* se souvint à propos qu'elle était fille de demi-dieux et invoquant Jupiter, elle obtint le châtimement immédiat des paysans égoïstes, qui furent tous métamorphosés en grenouilles, coassant à qui mieux mieux et se dispersant à travers les marais! Là s'achève la scène de MM. de Boisdeffre et P. Collin; mais la fable rapporte qu'arrivée à la maison paternelle, la déesse si éprouvée put enfin élever ses deux chers petits, Diane et Apollon.

M. de Boisdeffre est un maître symphoniste de premier mérite. S'il ne l'avait prouvé déjà, il suffirait, pour s'en convaincre, d'avoir sous les yeux les deux pages instrumentales que renferme *Latone*, ainsi que le chœur final.

Mais n'anticipons pas. Disons tout d'abord que ce sont les auditeurs très mondains des concerts du *Cercle de l'Union Artistique* (Cercle des Mirlitons) qui ont eu la primeur de cette charmante scène. Sous la direction de l'auteur, M. de Boisdeffre, l'orchestre Padeloup a enlevé tous les suffrages, et l'on peut ajouter que cette pièce du programme a été le succès de cette solennité musicale.

On sait qu'il n'est pas facile d'assister à ces séances et que c'est un véritable *chic* d'y être admis. Aussi le public féminin s'y pressait-il en foule et, pour montrer qu'il n'est pas le premier venu, il a donné de suite la mesure de son bon goût en fêtant vivement le chœur d'introduction. La grâce mélodique et l'élégante facture de cette pièce, particulièrement remarquées dans la phrase en *mi bémol* :

Sans souci des hivers moroses,
Effeuillons sous nos pas les roses.

avaient déjà conquis cet auditoire d'élite, lorsque l'orchestre, changeant d'expression, fit entendre les quatre superbes mesures qui précèdent l'air

de *Latone*. Ce morceau fort bien chanté par mademoiselle Caron (des concerts Pasdeloup), est écrit en style du plus pur classique. Le récit a de la grandeur et sa richesse d'harmonie forme une opposition très admirée, avec la suave simplicité de l'*andante*. L'*allegro*, largement et savamment orchestré, a beaucoup de mouvement et de couleur. Comme style et comme sentiment, on ne saurait mieux juger cet air, qu'en le comparant à celui d'*Alceste*, de Gluck.

Nous arrivons à la scène des paysans, alors que *Latone*, écrasée de lassitude, implore leur miséricorde. C'est un très beau chœur dont le dessin d'orchestre sur cette phrase :

Quelle est cette femme inconnue ?

a provoqué de longs murmures approbateurs. Il faut encore citer à la fin de ce morceau, sur ces mots de la foule inepte :

Arrière! arrière! arrière!

une autre combinaison orchestrale, qui, par un crescendo dessiné en chromatiques, rend saisissante la fureur croissante et stupide des paysans.

Alors *Latone*, épouvantée autant qu'indignée, adresse sa prière à Jupiter :

Soutien des malheureux!

invocation magistrale, d'un caractère touchant et élevé. Tout cela est d'un remarquable sentiment dramatique. L'auteur y montre une science harmonique claire et neuve, chose rare et dont l'effet a été énorme. Il faut féliciter M. de Boisdéffre d'avoir fait preuve de tact autant que de goût, dans ce passage de la métamorphose :

Dieu! votre main souveraine
Change vos contemplateurs en de vils animaux!

en évitant les imitations de grenouilles qu'un réaliste n'eût pas manqué de hasarder.

Enfin, le chœur céleste, précédé d'une ravissante page d'orchestre, a été acclamé comme il le méritait. Par une habile préparation de quelques mesures que chante le cor, le public s'est trouvé tout-à-coup transporté du monde terrestre au seuil du monde idéal, surnaturel. Après un solo de *Latone*, sorte de récit prophétique, le chœur se déroule, majestueux d'abord, puis se continue et s'achève sur un mode aérien et vaporeux d'un effet ravissant. On dirait que toutes les harpes de l'Olympe ont été conviées à prendre part à l'exécution de cette partie de l'œuvre, qui a provoqué d'enthousiastes bravos.

Attendons-nous donc à retrouver bientôt les auteurs de *Moïse* et de *Latone*, dans un ouvrage et sur une scène qui leur permettront de développer plus encore leurs brillantes facultés musicales et poétiques.

Voir au *Ménestrel* : les œuvres hors ligne de M. A. Guilmant, organiste du grand orgue de la *Trinité*. Les huitième et neuvième livraisons de l'*Organiste pratique*, ouvrage très important pour orgue ou harmonium, viennent de paraître. Il suffit d'ajouter que le grand artiste se retrouve tout entier dans ces pages admirables; la nouvelle partition piano solo du ballet viennois : *Pygmalion*, par J. Trubetskoy; — et la remarquable collection des nouveautés de l'auteur polonais : Philippe Scharwenka, qui obtient de très beaux succès.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Ma chère petite, nous sommes à la campagne. Mais qui n'est pas à la campagne au mois de septembre, si peu que ce soit? Seulement, tout le monde ne jouit pas comme nous du bonheur de s'y trouver avec madame R. chez madame R.

Nous partageons ce bonheur avec des amis venus de loin et quelques parents fidèles à ce rendez-vous annuel. Nous nous retrouvons chaque automne avec le même plaisir et nous menons durant quelques semaines une aimable vie en commun. Cette communauté a fait un progrès ce matin... mais sur cette pente elle s'en tiendra là et n'ira pas plus loin...

Je t'intrigue? Écoute donc : la journée d'hier

fut laborieuse : une excursion à des ruines éloignées. On était fatigué, on se coucha de bonne heure et l'on dormit d'un somme, ce qui permit de se lever tôt ce matin. Personne ne manquait donc à la prière que la maîtresse de la maison fait chaque jour, entourée de sa famille et de ses domestiques.

La prière terminée, les compliments d'usage échangés :

« Qu'allons-nous faire de si bonne heure? » demande quelqu'un.

— Attendre le facteur, répond je ne sais qui.

— Faisons mieux : marchons à sa rencontre. »

Et nous voilà montant de compagnie l'avenue gazonnée, les pieds dans la rosée et le front abrité contre le soleil déjà chaud, par les vertes ramures.

Qui va m'écrire aujourd'hui ? quelles nouvelles recevrai-je ? se demande chacun.

Nous arrivons ainsi à la grille qu'ombrage un groupe de vieux tilleuls entourant une croix de pierre. Plusieurs chemins y aboutissent ; par lequel surgira le facteur aujourd'hui ? Nous engageant dans celui-ci, ou dans celui-là, ou dans ce troisième, nous sommes exposés à manquer l'apparition de l'intéressant personnage qui porte la fortune bonne ou mauvaise de la journée...

Attendons-le ici.

L'attente n'est pas longue. Voici le bruit d'un pas bien connu et le retentissement d'un bâton ferré sur les cailloux... une blouse d'un bleu pâli, un chapeau de paille bruni par le soleil et la pluie, émergent entre deux haies d'églantiers...

C'est lui ! c'est le facteur !

Tous les cœurs battent ; tous les yeux brillent ; toutes les mains se tendent :

« Bonjour, facteur ; avez-vous quelque chose pour moi ? »

Le facteur a justement « quelque chose » pour chacun de nous. Il distribue à la ronde les lettres, les revues, les journaux et les petits paquets, d'un air bon prince et magnanime, absolument comme des cadeaux venant de lui ! et véritablement nous sommes tout près de lui en savoir gré. Pourquoi pas ? Il nous arrive bien de murmurer, quand il ne nous apporte rien : « le maladroît ! »

Aujourd'hui cet homme « adroit », satisfait de n'avoir pas eu à descendre jusqu'à la maison, rebrousse chemin prestement et nous nous accordons mutuellement la permission de décrocher notre courrier.

Peu à peu les exclamations jaillissent, s'entrechoquent et montent comme des fusées entre les rameaux sombres :

« Tiens ! c'est d'Henriette ! j'avais pourtant cru reconnaître les pattes de mouches d'Isaure. Quel griffonnage ! »

« Ah ! Paul change de régiment ! qu'est-ce que cela signifie ?.. »

« Miséricorde ! une cinquième fille aux Talabut ! que feront-ils de tout cela ?.. »

« Encore une mort dans la famille Rochoux ! à force d'hériter, ces gens-là deviendront ridiculement riches... »

« Enfin !... mademoiselle de Tamélidancourbet se marie ! ce n'est pas trop tôt car elle montait furieusement en graine. Elle avait juré de ne pas se mésallier : *Certaine fille un peu trop fière* etc... aussi épouse-t-elle un monsieur Maillochin. C'est bien fait ! »

« Bon ! le préfet de mon département a donné sa démission, c'est la seule preuve de sens qu'il ait jamais fournie. »

« Oh ! oh ! oh ! un concert à Boussac ! ah ! pour le coup, le fait est nouveau ! »

Des exclamations, nous en venons aux explications ; puis des explications... aux confidences. Rien ne pousse aux épanchements, aux indiscretions

mêmes, comme la vie en commun à la campagne ! Défie-toi de cela, le cas échéant, mignonne.

Nous n'allons pas toutefois trop loin et nous ne franchissons pas ces limites au delà desquelles l'indiscrétion devient trahison : Madame... ne nous lit pas toute la lettre de sa tante ; M. T. nous cache le nom de son correspondant, tout en nous livrant sa prose ; et chacun de nous n'apporte à ce pique-nique épistolaire qu'un plat... dans lequel il ne met point les pieds.

« C'est drôle ! remarque ma Louisette, tout le monde écrit de la campagne ; il n'y a donc plus personne dans les villes, à présent. Et Louise relit la lettre de sa petite amie Charlotte :

« Je joue à la bergère et c'est très-amusant. Et je vais garder les vaches bretonnes dans les prés d'en-bas avec la grande Liaude, et puis les moutons dans les prés d'en-haut avec la petite Gagoux, et puis les oies avec tous les Richonnet, et puis l'on chante des chansons en patois, on danse des danses de village, et l'on rapporte des fleurs. Et c'est très-joli la campagne, parce qu'on joue du matin au soir, et qu'on n'étudie pas de leçons et pas de piano, et qu'on ne fait pas de devoirs ! »

Le frère de Charlotte écrivait à mon Jacques sous le même pli :

Mon cher, imagine-toi : pif ! paf ! pouf ! on tire toute la journée autour de nous et les carniers sont pleins ! aussi quels rôtis ! quels salmis ! quels pâtés ! c'est à s'en lécher les doigts ! et les pâtisseries donc ! tous les matins on chauffe le four ! Je ne te dis rien du fruitier, tu commettrais des péchés d'envie ! Et le laitage ! et tout le reste ! quelle basse-cour ! quels... décidément, je me ferai agriculteur ; je raffole de la campagne. On ne se régale véritablement que là ! »

Un jeune échappé des boulevards, posant pour l'homme primitif, griffonnait :

« Vive le galop furieux du cheval qui s'emporte ! vive le rauque aboiement des meutes ! vive la poursuite acharnée des fauves, au flanc des précipices et d'abîmes en abîmes ! vive le danger des luttes ! vive l'ivresse du triomphe ! Actéon, Nemrod et *tutti quanti* n'étaient que des écoliers à côté de nous ! Véritablement nous dépeuplons les plaines, les coteaux, les forêts ! et les chasseurs du pays nous feront quelque jour un mauvais parti. Ah ! la campagne ! la campagne ! c'est là seulement que l'homme se sent fort, libre, roi ! »

Une large carte parfumée portait ceci :

« Quelques mots à la hâte, chère belle ; ma femme de chambre m'apporte le peignoir qu'elle vient de déchiffrer ; je vais paraître à mon balcon dans ce ravissant négligé pour assister au départ des chasseurs ; puis ne n'aurai que le temps de changer de costume pour déjeuner. Nous monterons ensuite à cheval, et j'étrènerai un amour d'amazone ! ma jupe courte et ma veste

de pécheuse sont seules dignes de lutter contre elle. Au retour de la cavalcade, vite la toilette du dîner; ce soir elle sera simple: du satin, des dentelles et des fleurs. Mais demain je ferai feu de tous mes diamants; il y aura bal au château et Worth m'envoie la plus idéale parure... je ne te dis que cela!

« C'est délicieux la campagne. On s'habille toute la journée!

« A propos: ton mari crache-t-il encore du sang? »

Heureusement la signature nous est cachée.

« Chère cousine, écrivait un autre anonyme, mes yeux sont éblouis, mes oreilles charmées. La symphonie champêtre éclate autour de moi dans tous les tons, sur tous les rythmes: le matin cela commence en majeur; puis, le soir, cela tourne au mineur; et l'andante devient adagio après avoir succédé lui-même à l'allegro. Les trilles éclatants de certains oiseaux jettent des lueurs sur l'ensemble; les mélodies langoureuses de certains autres dessinent des arabesques sur le fond; les bruissements d'insectes produisent d'étranges effets cuivrés; les soupirs de brises ressemblent à des vibrations de harpe et si la basse continue d'un torrent qui mugit soutient le talent de l'orchestre, en vérité, la nature ne peut rien envier aux symphonistes qui s'appellent Weber, Haydn, etc.

« Les sites que je parcours me rappellent aussi plus d'un tableau célèbre, plus d'un ravissant décor d'opéra; cette plaine ensoleillée, c'est un Claude Lorraine! ce troupeau tout-à-fait nature avec ses toisons grises, c'est un Jacques! J'ai vu cette jolie tête d'enfant signée Greuze; et le décor du torrent dans le val d'Andorre était à peine supérieur à cette chute d'eau sur les roches éclairées par la lune! Oh! la campagne! la campagne! c'est le souvenir, c'est la reproduction de l'art! etc. »

Que penses-tu de cette appréciation, Jeanette?

Un propriétaire d'âge mûr envoie cette autre:

« Nous ne nous reposons pas encore, parce qu'il nous reste beaucoup à faire, et ce sera un peu comme cela toute l'année. Néanmoins, nous sommes contents: malgré les caprices de la température qui ont taquiné la fenaison, cette importante opération a produit de bons résultats; seulement j'ai remarqué avec regret trop de chrysanthème dans les meules. Quant à la moisson, la paille est superbe mais l'épi léger; cependant, tous comptes faits, le rendement est supérieur à celui de l'an dernier. Je vous tiendrai au courant des vendanges, qui s'annoncent bien. Pour les fruits, nous ne savons qu'en faire tant ils sont abondants; certainement, l'automne prochain, les arbres n'auront rien à nous donner.

« Nous faisons de magnifiques élèves en modifiant un peu les races du pays. Tout cela nous coûte des efforts et de la peine, mais c'est d'un

rapport certain, d'un bon placement et par le temps qui court, c'est encore la meilleure des spéculations. Aussi ne puis-je me repentir de m'être fixé à la campagne. Elle fut mon premier, elle sera mon dernier amour.

« J'oubliais de vous annoncer que ma fille unique entre en religion. J'en suis fort désolé. »

Une autre lettre est de la poésie en prose, mais une poésie de convention. Le poète a monté sa lyre dans un ton donné et cette lyre n'a qu'une corde:

« O les espoirs, les aurores, les parfums du printemps! ô les rayons, les splendeurs, les ivresses de l'été! ô les magies, les largesses, les adorables mélancolies de l'automne! ô les neiges immaculées de l'hiver, les fantastiques rameaux noirs, les blancs clairs de lune, les clameurs de la bise! Je regarde! j'écoute!... »

Et après, monsieur?

Aucun de ces adorateurs de la campagne ne me satisfait, ma petite Jeanne. Chacun d'eux prend la nature par un seul côté, et encore, quel côté parfois!...

Ils regardent l'œuvre de Dieu à travers leurs propres défauts qui leur sont chers, à travers leurs vanités, leurs goûts, leurs passions, leurs intérêts, leurs erreurs... l'imagination parle; les sens sont flattés; mais la saine raison qui juge et apprécie les différentes faces des choses; mais le cœur qui s'émue et traduit son émotion par des actes et non par des paroles, mais l'âme qui s'élève jusqu'au Créateur en se faisant un marche-pied de la création, je ne les vois pas, je ne les entends pas, je ne les devine même pas dans ces fragments épistolaires.

Je les ai fidèlement récités à madame R. que ses devoirs de ménagère retenaient à la maison ce matin; elle en a souri d'abord, puis sa physiologie s'est attristée.

« Ainsi va le monde, a-t-elle dit. Il fourmille de belles et bonnes choses et de ces choses-là il se fait un effrayant gaspillage. Une foule de gens incomplets marchent dessus sans les voir ou les voient de travers. Je vous demande un peu ce que tous ces écrivassiers d'aujourd'hui vont faire à la campagne?... La petite Charlotte est une paresseuse qui n'y sent que le bonheur du farniente; son frère, un gourmand qui s'y donnera des indigestions! Le prétendu chasseur, un fanfaron qui se vante et qui pose! L'amazone, un objet d'étagère, une poupée qui n'a que du son dans les veines et du vide au cerveau! L'artiste ou plutôt le faux artiste, un maniaque prenant l'effet pour la cause et la cause pour l'effet! L'agriculteur, une machine à semer, à faucher, à battre et surtout... à encaisser!

Quant au faiseur de phrases qui ne fut jamais poète et ne le sera jamais, s'il comprenait un tout petit peu le sens pratique des aurores, des espoirs, des brises et des clairs de lune, il pourrait faire alors de la poésie parce que son ballon

ne serait pas gonflé de vent, mais de sève, mais de vie!...

— Pour nous, Florence, aimons la campagne, aimons la nature! mais autrement que ces gens-là. Elle vient de Dieu, elle retourne à Dieu, mêlée à notre vie humaine... Comme cette vie-là, elle est faite de rayons et d'ombres, de roses et d'épines, de sourires et de larmes. Elle a ses droits, mais ses devoirs aussi comme nous avons les nôtres... seulement nous abusons souvent des droits, tandis qu'elle, du moins, remplit toujours les devoirs... Respirons le parfum des roses avec reconnaissance; supportons la piqure des épines avec résignation... et plantons nos choux en rêvant aux étoiles, pour peu que cela nous plaise. Ce mélange de poésie et de prose, ma petite amie, c'est la campagne comme je la comprends, toute la campagne! Venez donc me lire l'*Abbé Constantin* pendant que j'éplucherai de l'oseille

pour la conserver. Et tenez, si vous désirez répandre la recette, la voici :

— Enlever soigneusement la côte médiane de chaque feuille. Faire bouillir avec un grain de sel. Egotter absolument; presser dans les mains; introduire dans des bouteilles ordinaires; tasser de façon à ce que l'air ne pénètre pas; boucher hermétiquement; et placer les bouteilles à la cave. Quand la neige couvre la terre, il est agréable d'aller faire sa cueillette entre deux tonneaux et de servir à sa famille un plat d'œufs à l'oseille comme au printemps, n'est-ce pas? »

Je t'envoie, ma petite Jeanne, la recette culinaire de mon amie en même temps que ses réflexions philosophiques et champêtres, le tout assaisonné d'une pointe d'humour qui vient d'elle, d'une pincée de sentiment que je tire de mon propre fonds, et d'un bouquet de... baisers à ton adresse.

FLORENCE.

MOSAÏQUE

Après la bataille de Guadalupe (711), où l'Espagne vaincue dut subir le joug musulman, les frères, les amis du roi Rodrigue, tué dans ce combat, emportèrent son corps et le cachèrent à tous les yeux. Cent soixante ans plus tard, le

roi Alphonse-le-Grand s'empara de la ville de Visen en Portugal, et il trouva dans le cimetière de la basilique de cette ville, une pierre cachée sous les ronces et sur laquelle on lisait : *Ici repose Rodrigue, dernier roi des Goths.*

RÉBUS



Explication du Rébus d'Août : *Qui se sert de l'épée périra par l'épée.*

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY